

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Only edition available/  
Seule édition disponible

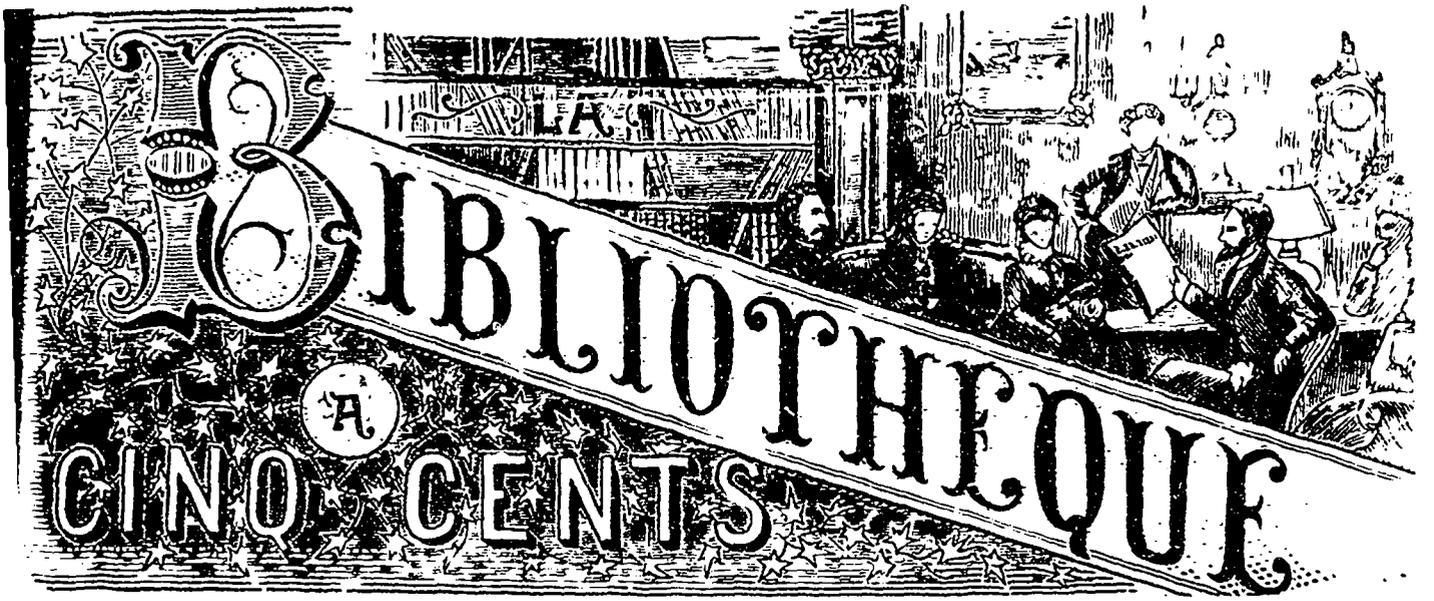
Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publiée par FOIBLER, BESSETTE & CIE., 1540, rue Notre-Dame

Vol. II

{ PAR AN }  
\$2.50

MONTREAL, 25 NOVEMBRE 1886

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 8

## L'INVASION



Le fou, levant son sceptre, leur fit un discours.

# L'INVASION

(L'épisode qui précède a pour titre : LE ROU YÉOR)

## I

On peut se figurer l'animation de la ferme, les allées-et venues des domestiques, les cris d'enthousiasme de tout le monde, le cliquetis des verres et des fourchettes, la joie peinte sur toutes ces figures, lorsque Jean-Claude, le docteur Lorquin, les Mutterne et tous ceux qui avaient suivi la voiture de Catherine furent installés dans la grande salle, autour d'un magnifique jambon, et se mirent à célébrer leurs futurs triomphes la cruche en main.

C'était justement un mardi, jour de cuite à la ferme.

La cuisine flamboyait depuis le matin ; le vieux Duchêne, en manches de chemise, le bonnet de coton sur la nuque, retirait du four des miches de pain innombrables, dont la bonne odeur remplissait toute la maison. Annette les recevait et les empilait au coin de l'âtre, Louise servait les convives et Catherine Lefèvre veillait à tout, criant :

« Dépêchez-vous, mes enfants, dépêchez-vous. Il faut que la troisième fournée soit prête lorsque ceux de la Sarre arriveront. Ça fera six livres de pain par homme. »

Hullin, de sa place, regardait la vieille fermière aller et venir.

« Quelle femme ! disait-il, quelle femme ! Elle n'oublie rien. Allez donc en trouver deux pareilles dans tout le pays ! A la santé de Catherine Lefèvre ! »

— A la santé de Catherine, répondaient les autres.

Les verres s'entre-choquaient et l'on se remettait à causer de combats, d'attaques, de retranchements. Chacun se sentait aimé d'une confiance invincible, chacun se disait en lui-même : « Tout ira bien ! »

Mais le ciel leur réservait encore une grande satisfaction en ce jour, surtout à Louise et à la mère Lefèvre. Vers midi, comme un beau rayon de soleil d'hiver blanchissait la neige et faisait fondre le givre des vitres, et que le grand coq rouge, sortant la tête du poulailler, lançait son cri de triomphe dans les échos du Valtin en battant de l'aile, tout à coup le chien de garde, le vieux *Yohan*, tout édenté et presque aveugle, se mit à pousser des aboiements si joyeux et si plaintifs à la fois que tout le monde prêta l'oreille.

On était dans le plus grand feu de la cuisine ; la troisième fournée sortait du four, et pourtant Catherine Lefèvre elle-même s'arrêta.

« Quelque chose se passe, » dit-elle à voix basse.

Puis elle ajouta tout émue :

« Depuis le départ de mon garçon, *Yohan* n'a pas aboyé comme ça. »

Dans le même instant des pas rapides traversaient la cour ; Louise s'élançait vers la porte, criait : « C'est lui ! c'est lui ! » Et presque aussitôt une main cherchait la clenche en frémissant ; la porte s'ouvrait, et un soldat paraissait sur le seuil, — mais un soldat si sec, si hâlé, si décharné, sa vieille capote grise à boutons d'étain si râpée, ses hautes guêtres de toile si déchirées, que tous les assistants en furent saisis.

Il ne semblait pouvoir faire un pas de plus, et posa lentement la crosse de son fusil à terre. Le bout de son nez d'aigle — le nez de la mère Lefèvre, — luisait comme du bronze, ses moustaches rousses tremblaient : on eût dit un de ces grands éperviers maigres, que la famine pousse en hiver jusqu'à la porte des étables. Il regardait dans la cuisine, tout pâle sous les couches brunes de ses joues, et ses grands yeux creux remplis de larmes, sans pouvoir avancer ni dire un mot.

Dehors le vieux chien bondissait, pleurait, secouait sa chaîne ; à l'intérieur, on entendait le feu pétiller, tant le silence était grand, mais bientôt, Catherine Lefèvre d'une voix déchirante s'écria :

« Gaspard !... mon enfant !... C'est toi ! »

— Oui, ma mère ! » répondit le soldat tout bas, comme suffoqué.

Et, dans la même seconde, Louise se prit à sangloter, tandis que dans la grande salle s'élevait comme un bruit de tonnerre.

Tous les amis accouraient, maître Jean-Claude en tête, criant : « Gaspard !... Gaspard Lefèvre. »

En arrivant, ils virent Gaspard et sa mère qui s'embrassaient : cette femme si forte, si courageuse pleurait à chaudes larmes ; lui ne pleurait pas, il la tenait serrée sur sa poitrine. ses moustaches rousses dans ses cheveux gris, et murmurait :

« Ma mère !... ma mère !... Ah ! que j'ai souvent pensé à vous ! »

Puis d'une voix plus haute :

« Louise ! dit-il, j'ai vu Louise ! »

Et Louise se précipitait dans ses bras : leurs baisers se confondaient.

« Ah ! tu ne m'as pas reconnu, Louise ! »

— Oh ! que si... oh ! que si... je t'ai reconnu rien qu'à ta marche. »

Le vieux Duchêne, son bonnet de coton à la main, près du feu, bégayait :

« Seigneur Dieu... est-ce possible ?... mon pauvre enfant... comme le voilà fait ! »

Il avait élevé Gaspard et se le représentait toujours, depuis son départ, frais et joufflu, dans un bel uniforme à parements rouges. Cela dérangeait toutes ses idées de le voir autrement.

En ce moment Hullin, élevant la voix, dit :

« Et nous autres, Gaspard, nous tous, tes vieux amis, tu veux donc nous laisser en friche ? »

Alors le brave garçon se retourna et ne fit qu'un cri d'enthousiasme :

« Hullin ! Le docteur Lorquin ! Mutterne ! Frantz ! Tous, tous, ils sont tous là ! »

Et les embrassades recommencèrent, mais cette fois plus joyeuses, avec des éclats de rire et des poignées de main qui n'en finissaient plus.

« Ah ! docteur, c'est vous ! — Ah ! mon vieux papa Jean-Claude ! »

On se regardait dans le blanc des yeux, la figure épanouie ; on s'entraînait bras dessus, bras dessous dans la salle, et la mère Catherine avec le sac, Louise avec le fusil, Duchêne avec le grand shako, suivaient riant, s'essuyant les yeux et les joues ; on n'avait jamais rien vu de pareil.

« Asseyons-nous... buvons ! s'écriait le docteur Lorquin ; voici le bouquet de la fête. »

— Ah ! mon pauvre Gaspard, que je suis donc content de te revoir sain et sauf, disait Hullin. Hé ! hé ! sans te flatter, je t'aime mieux comme ça qu'avec tes grosses joues rouges. Tu es un homme maintenant, morbleu ! Tu me rappelles les vieux de notre temps, ceux de la Sambre, de l'Égypte, ha ! ha ! ha ! nous n'avions pas le nez rond, nous n'étions pas luisants de graisse ; nous regardions comme des rats maigres qui voient un fromage, et nous avions les dents longues et blanches !

— Oui, oui, ça ne m'étonne pas, papa Jean-Claude, répondait Gaspard. Asseyons-nous, asseyons-nous ; on cause plus à l'aise. Ah ça ! pourquoi donc êtes-vous tous à la ferme ?

— Comment, tu ne sais pas ? Tout le pays est en l'air, de la Houpe à Saint-Sauveur, pour se défendre.

— Oui, l'anabaptiste de la Painbach m'a dit deux mots de cela, comme je passais ; c'est donc vrai ?

— Si c'est vrai ! Tout le monde s'en mêle. Et moi je suis général en chef.

— A la bonne heure, à la bonne heure, mille tonnerres ! Que ces gueux de *kaiserlicks* ne nous mangent pas la laine sur le dos dans notre pays ; ça me fait plaisir ! Mais passez-moi donc le couteau. C'est égal, on est heureux de se retrouver chez soi. Hé ! Louise, viens donc un peu t'asseoir ici. Tenez, papa Jean-Claude, avec cette petite-là d'un côté, le jambon de l'autre, la cruche en avant sur la ligne, il ne me faudrait pas

quinze jours pour me remplumer ; les camarades ne me recontraient plus à la compagnie."

Tout le monde s'était assis et s'émerveillait de voir le brave garçon tailler, déchiqoter, lever le coude, puis regarder Louise et sa mère les yeux attendris, et de l'entendre répondre aux uns et aux autres sans perdre un coup de dent.

Les gous de la forme, Duchêne, Annette, Robin, Dubourg, rangés en demi-cercle, regardaient Gaspard d'un air d'extase ; Louise remplissait son verre, la mère Lefèvre, assise près du fourneau, visitait son sac, et, n'y trouvant que deux vieilles chemises toutes noires, avec des trous gros comme le poing, des souliers éculés, de la cire à giberne, un peigne à trois dents et une bouteille vide, elle levait les mains au ciel et se dépêchait d'ouvrir l'armoire au lingo en murmurant :

"Seigneur ! faut-il s'étonner si tant de monde périt de misère !"

Le docteur Lorquin, en présence d'un si vigoureux appétit, se frottait les mains tout joyeux et murmurait dans sa grosse barbe :

"Quel gaillard ! quel estomac ! quel râtelier ! Il croquerait des cailloux comme des noisettes."

Et le vieux Materne lui-même disait à ses garçons :

"Dans le temps, après deux ou trois jours de chasse dans la haute montagne, en hiver, il n'arrivait aussi d'avoir une faim de loup et de manger un cuissot de chevreuil sur le pouce ; maintenant je me fais vieux, une ou deux livres de viande me suffisent. Ce que c'est pourtant que l'âge !"

Hullin avait allumé sa pipe et paraissait tout rêveur ; évidemment quelque chose le tracassait. Au bout de quelques minutes, voyant l'appétit de Gaspard se ralentir, il s'écria brusquement :

"Dis donc, Gaspard, sans t'interrompre, comment diable se fait-il que tu sois ici ? nous te croyions encore sur le bord du Rhin du côté de Strasbourg."

—Ah ! ah ! l'ancien, je comprends, dit le fils Lefèvre en clignant de l'œil : il y a tant de déserteurs, n'est-ce pas ?

—Oh ! une idée pareille ne me viendra jamais, et cependant...

—Vous ne seriez pas fâché de savoir si nous sommes en règle ! Je ne puis vous donner tort, papa Jean-Claude, vous êtes dans votre droit ; celui qui manque à l'appel quand les *kaiserlicks* sont en France mérite d'être fusillé ! Soyez tranquille, voici ma permission."

Hullin, qui n'avait pas de fausse délicatesse, lut :

"Permission de vingt-quatre heures au grenadier Gaspard Lefèvre, de la 2<sup>e</sup> du 1<sup>er</sup>.

"Ce jourd'hui, 3 janvier 1814.

"GÉMEAU, chef de bataillon."

"Bon, bon, fit-il, serre ça dans ton sac ; tu pourrais la perdre."

Toute sa bonne humeur était revenue.

"Voyez-vous, mes enfants, dit-il, je connais l'amour : c'est très beau et c'est très-mauvais, mais c'est mauvais particulièrement pour les jeunes soldats qui s'approchent trop de leur village après une campagne. Ils sont capables de s'oublier jusqu'à revenir avec deux ou trois gendarmes à leur trousses. J'ai vu ça. Enfin, puisque tout est en ordre, buvons un verre ne *rikevir*. Qu'en pensez-vous, Catherine ? Ceux de la Sarre peuvent arriver d'une minute à l'autre, et nous n'avons pas un instant à perdre.

—Vous avez raison, Jean-Claude, répondit la vieille fermière fort triste. Annette, descends à la cave, apporte trois bouteilles du petit collier."

La servante sortit en courant.

"Mais cette permission, Gaspard, reprit Catherine, depuis combien de temps dure-t-elle ?

—Je l'ai reçue hier, à huit heures du soir, à Vasselonne, ma mère. Le régiment est en retraite sur la Lorraine ; je dois le rejoindre ce soir à Phalsbourg.

—C'est bien ; tu as encore sept heures devant toi ; il ne t'en faudra pas plus de six pour arriver, quoiqu'il y ait beaucoup de neige au Foxthäl."

La brave femme vint se rasseoir près de son fils, le cœur gros ; elle ne pouvait cacher son trouble. Tout le monde était ému. Louise, le bras sur la vieille épaulette râpée de Gaspard, la joue sur son oreille, sanglotait. Hullin vidait les cendres de sa pipe au bout de la table, les sourcils froncés, sans rien dire, mais quand les bouteilles arrivèrent et qu'on les eut débouchées :

"Allons, Louise, s'écria-t-il, du courage, morbleu ! Tout cela ne peut durer longtemps ; il faut que ça finisse d'une manière ou d'une autre, et je dis, moi, que ça finira bien ; Gaspard reviendra, et nous ferons la noce."

Il remplissait les verres, et Catherine s'essuyait les yeux en murmurant :

"Et dire que tous ces brigands sont cause de ce qui nous arrive. Ah ! qu'ils viennent, qu'ils viennent par ici !"

On but d'un air mélancolique ; mais le vieux *rikevir*, entrant dans l'âme de ces braves gens, ne tarda point à les ranimer. Gaspard, plus ferme qu'il ne l'avait paru d'abord, se mit à raconter les terribles affaires de Bautzen, de Lutzen, de Leipzig et de Hannau, où les conscrits s'étaient battus comme des anciens, remportant victoire sur victoire, jusqu'à ce que les traîtres se missent de la partie.

Tout le monde l'écoutait en silence. Louise, dans les moments de grand danger, — au passage des rivières sous le feu de l'ennemi, à l'enlèvement d'une batterie à la baïonnette, — lui serrait le bras comme pour le défendre. Les yeux de Jean-Claude étincelaient : le docteur demandait chaque fois la position de l'ambulance ; Materne et ses garçons allongeaient le cou, leurs grosses mâchoires rousses serrées ; et, le vin vieux aidant, l'enthousiasme grandissait de minute en minute : Ah ! les gueux ! ah ! les brigands ! Gare, gare, tout n'est pas fini !.."

La mère Lefèvre admirait le courage et le bonheur de son fils au milieu de ces événements, dont les siècles des siècles garderont le souvenir.

Mais quand Lagarmitte, grave et solennel dans sa longue jaquette de toile grise, son large feutre noir sur les boucles blanches de ses cheveux, et sa longue trompe d'écorce sur l'épaule, traversa la cuisine et parut à l'entrée de la salle, disant : "Ceux de la Sarre arrivent !" Alors toute cette exaltation disparut, et l'on se leva, songeant à la lutte terrible qui bientôt allait s'engager dans la montagne.

Louise, jetant ses bras au cou de Gaspard, s'écria :

"Gaspard, ne t'en va pas !... Reste avec nous !"

Il devint tout pâle.

"Je suis soldat, dit-il ; je m'appelle Gaspard Lefèvre ; je t'aime mille fois plus que ma propre vie ; mais un Lefèvre ne connaît que son devoir."

Et il dénoua ses bras. Louise, alors, s'affaissant sur la table se mit à gémir tout haut. Gaspard se leva. Hullin se posa entre eux, lui serrant les mains avec force, les joues frémissantes :

"A la bonne heure ! s'écria-t-il, tu viens de parler comme un homme."

Sa mère s'avança d'un air calme, pour lui boucler le sac sur les épaules. Elle fit cela, les sourcils froncés, les lèvres serrées sous son grand nez crochu, sans pousser un soupir ; mais deux grosses larmes suivaient lentement les rides de ses joues. Et quand elle eut fini, se détournant, la manche sur les yeux, elle dit :

"C'est bien... va... va... mon enfant, ta mère te bénit. Si la guerre te prend, tu ne seras pas mort... tiens, Gaspard, voici ta place, là, entre Louise et moi : tu y seras toujours ! Cette pauvre enfant n'est pas encore assez vieille pour savoir que vivre c'est souffrir !.."

Tout le monde sortit ; Louise seule resta dans la salle, à se lamenter. Quelques instants après, comme la crosse du fusil retentissait sur les dalles de la cuisine, et que la porte exté-

rieure s'ouvrait, elle jeta un cri déchirant, et se précipitant dehors :

—Gaspard ! Gaspard ! dit-elle, regarde, j'ai du courage, je ne pleure pas ; je ne veux pas te retenir, non, mais ne me quite pas fâché ; aie pitié de moi !

—Fâché ! fâché contre toi, ma bonne Louise. Oh ! non, non, fit-il. Mais de te voir si malheureuse, ça me crève le cœur... Ah ! si tu avais un peu de courage... maintenant je serais heureux !

—Eh bien, j'en ai, embrassons-nous ! Regarde, je ne suis plus la même ; je veux être comme maman Lefèvre !

Ils se donnèrent les embrassades d'adieu avec calme. Hullin tenait le fusil ; Catherine agita la main comme pour dire :  
Va ! va ! c'est assez !

Et lui, saisissant tout à coup son arme, s'éloigna d'un pas ferme et sans tourner la tête.

De l'autre côté, ceux de la Sarre, avec leurs pioches et leurs haches, grimpaient à la file le sentier du Valtin.

Au bout de cinq minutes, au détour du gros chêne, Gaspard se retourna levant la main ; Catherine et Louise lui répondirent. Hullin s'avancait alors à la rencontre de son monde. Le docteur Lorquin seul restait avec les femmes, quand Gaspard, poursuivant sa route, eut disparu, il s'écria :

—Catherine Lefèvre, vous pouvez vous glorifier d'avoir pour fils un homme de cœur. Dieu veuille qu'il ait de la chance !

On entendait les voix lointaines des arrivants qui riaient entre eux, et marchaient à la guerre comme on court à la nocce.

## II

Tandis que Hullin, à la tête des montagnards, prenait ses mesures pour la défense, le fou Yégof—cet être sans conscience de lui-même, ce malheureux couronné de fer-blanc, cette image désolante de l'âme humaine frappée dans ce qu'elle a de plus noble, de plus grand, de plus vital : l'intelligence !—le fou Yégof la poitrine ouverte à tous les vents, les pieds nus, insensible au froid, comme le reptile dans sa prison de glace vaguait de montagne en montagne, au milieu des neiges.

D'où vient que l'insensé résiste aux atteintes les plus âpres de la température, alors que l'être intelligent y succombe ? Est-ce une concentration plus puissante de la vie, une circulation plus rapide du sang, un état de fièvre continu ? Est-ce l'effet de la surexcitation des sens, ou toute autre cause ignorée ?

La science n'en dit rien. Elle n'admet que les cause matérielles ; impuissantes à rendre compte de tels phénomènes.

Yégof allait donc au hasard, et la nuit venait, le froid redoublait, le renard claquait des dents à la poursuite d'un gibier invisible : la buse affamée retombait les serres vides sur les broussailles, en jetant un cri de détresse. Lui, son corbeau sur l'épaule, gesticulant, parlant comme en rêve, marchait, marchait toujours, du Holderloch au Sonneberg, du Sonneberg au Blutfeld.

Or, en cette nuit, le vieux pâtre Robin de la ferme du Bois-de-chêne devait être témoin du plus étrange et du plus épouvantable spectacle.

Quelques jours auparavant, ayant été surpris par les premières neiges au fond de la gorge du Blutfeld, il avait laissé là sa charrette, pour reconduire son troupeau à la ferme ; mais s'étant aperçu qu'il avait oublié sa peau de mouton dans la guérite ambulante, il s'était ce jour-là, sa besogne faite, mis en route, vers quatre heures du soir, pour aller la chercher.

Le Blutfeld, situé entre le Schnéeberg et le Grosmann, est une gorge étroite bordée de rochers à pic. Un filet d'eau y serpente, été comme hiver, à l'ombre de hautes broussailles, et dans le fond s'étend un grand pâturage tout parsemé de larges pierres grises.

On descend rarement dans ce défilé, car le Blutfeld a quelque chose de sinistre, surtout au clair de lune d'hiver. Les gens instruits du pays, le maître d'école de Dagsburg, celui de Hazlach, disent qu'un cet endroit s'est livrée la grande

bataille des Triboques contre les Germains, lesquels voulaient pénétrer dans les Gaules, sous la conduite d'un chef nommé Luitprandt. Ils disent que les Triboques, des cimes d'alentour précipitant sur leurs ennemis des masses de rochers, les broyèrent là dedans comme dans un mortier, et que de ce grand carnage, la gorge a conservé le nom de *Blutfeld* (champ du sang). On y trouve des pots cassés, des fers de lance rouillés, des morceaux de casques, et des épées longues de deux aunes, en forme de croix.

La nuit, lorsque la lune éclaire ce champ et ces grosses pierres couvertes de neige, lorsque la bise souffle, agitant les buissons glacés comme des cymbales, il se ble qu'on entend le cri des Germains au moment de la surprise, les pleurs des femmes, les hennissements des chevaux, le roulement immense des chariots dans le défilé ; car il paraît que ces gens conduisaient, dans leurs voitures couvertes de peaux, femmes, enfants, vieillards, et tout ce qu'ils possédaient en or, en argent, en meubles, comme les Allemands qui partent pour l'Amérique.

Les Triboques ne se lassèrent point de les massacrer pendant deux jours, et, le troisième, ils remontèrent au Donon, au Schnéeberg, au Grosmann, au Giromani, au Hengs', leurs larges épaules courbées sous le butin.

Voilà ce qu'on raconte touchant le Blutfeld ; et certes, à voir cette gorge encaissée dans les montagnes comme une immense citerne, sans autre issue qu'un étroit sentier, on comprend que les Germains ne devaient pas s'y trouver à leur aise.

Robin n'arriva qu'entre sept et huit heures, au lever de la lune.

Le brave homme était descendu cent fois dans le précipice mais il ne l'avait jamais vu si vivement éclairé et si morne.

De loin, sa charrette blanche, au fond de l'abîme, lui produisait l'effet d'une de ces grosses pierres couvertes de neige sous lesquelles on avait enterré les Germains. Elle était à l'entrée du gouffre, derrière un gros massif de broussailles, et le petit torrent murmurait auprès et se répandait dans les flèches d'eau, brillantes comme des glaives.

Arrivé là, le pâtre se mit à chercher la clef du cadenas, puis, ayant ouvert sa guérite, et se traînant sur les mains et les genoux, il retrouva fort heureusement sa casque, et même une vieille hachette à laquelle il ne pensait plus.

Mais qu'on juge de sa surprise, lorsqu'en se retournant pour sortir, il vit le fou Yégof apparaître au détour du sentier, et s'avancer droit à lui sous les vifs rayons de la lune.

Le brave homme se rappela tout de suite l'histoire terrible de la cuisine du Bois-de-Chênes, et... peur !... mais ce fut bien autre chose, lorsque derrière le fou, à quinze ou vingt pas, débouchèrent à leur tour cinq loups gris, deux grands et trois petits.

D'abord il crut que c'était des chiens, mais c'étaient des loups. Ils suivaient Yégof pas à pas, et lui ne semblait pas les voir ; son corbeau voltigeait, allant de la pleine lumière dans l'ombre des rochers, puis revenant ; les loups, les yeux brillants, leurs naseaux pointus en l'air, flairaient ; le fou levait son sceptre.

Le pâtre tira la porte de sa guérite aussi prompt que l'éclair, mais Yégof ne le vit pas. Il s'avança dans la gorge comme dans une salle immense ; à droite et à gauche se dressaient les rochers à pic, au-dessus brillaient des milliards d'étoiles. On aurait entendu voler une mouche, les loups ne faisaient aucun bruit en marchant, et le corbeau venait de se poser à la cime d'un vieux chêne desséché sur l'une des roches en face ; son plumage luisant paraissait bleu sombre, il tournait la tête et semblait écouter.

C'était étrange.

Robin se dit :

—Le fou ne voit rien, il n'entend rien ; ils vont le dévorer. S'il trébuche, s'il glisse, c'est fini !

Mais, au milieu de la gorge, Yégof s'étant retourné, s'assit

sur une pierre, et les cinq loups, tout autour de lui, le nez en l'air, s'assirent dans la neige.

Alors, chose vraiment terrible, le fou, levant son sceptre, leur fit un discours en les appelant par leurs noms.

Les loups lui répondaient pas des cris lugubres.

Or, voici, ce qu'il leur disait :

« Hé ! Child, Bleed, Merweg, et toi, Sirimar, mon vieux, nous voilà donc encore une fois ensemble ! Vous êtes revenus gras... il y a eu bonne chère en Allemagne, hé ! »

Puis, montrant la gorge blanche :

« Vous rappelez-vous la grande bataille ? »

L'un des loups se mit à hurler lentement d'une voix plaintive, puis un autre, puis tous les cinq ensemble.

Cela dura bien dix minutes.

Le corbeau, perché sur la branche desséchée, ne bougeait pas.

Robin aurait voulu fuir ; il pria, invoquant tous les saints, et surtout son patron, pour lequel les pâtres de la montagne ont la plus grande vénération.

Mais les loups hurlaient toujours, et tous les échos du Blutfeld avec eux.

A la fin, l'un, le plus vieux, se tut, puis un autre, puis tous, et Yégof reprit :

« Oui, oui, c'est une triste histoire.— Oh ! regardez. Voici la rivière où coulait notre sang !— C'est égal, Merweg, c'est égal, les autres ont aussi laissé de leurs os dans la bruyère.— Et la lune a vu leurs femmes s'arracher les cheveux durant trois jours et trois nuits !— Oh ! la terrible journée !— Oh ! les chiens, ont-ils été fiers de leur grande victoire !— Qu'ils soient maudits... maudits ! »

Le fou avait jeté sa couronne à terre ; il la ramassa en gémissant.

Les loups, toujours assis, l'écoutaient comme des personnes attentives. Le plus grand se mit à hurler, et Yégof lui répondit :

« Tu as faim, Sirimar ! réjouis-toi, réjouis-toi, la chair ne manquera pas longtemps : les nôtres arrivent ; on va recommencer la bataille. »

Puis, se levant et frappant de son sceptre une pierre :

« Tiens, voilà tes os ! »

Il s'approcha d'une autre :

« Et les tiens, Merweg, les voilà ! » fit-il.

Toute la bande le suivit ; lui, se dressant sur une petite roche et regardant le gouffre silencieux, s'écria :

« Notre chant de guerre est mort ! notre chant de guerre est un gémissement ! l'heure est proche, il va se réveiller !— Et vous serez des guerriers ; vous aurez encore une fois ces vallons et ces montagnes. »

« Oh ! ces bruits de charrettes, ces cris de femmes, ces coups de masse, je les entends, l'air en est plein. »

« Oui, oui, ils descendaient de là-haut, et nous étions entourés !— Et maintenant tout est mort ; écoutez, tout est mort ; vos os dorment, mais vos enfants arrivent, votre tour reviendra : — chantez, chantez ! »

Et lui-même se mit à hurler, tandis que les loups reprenaient leur chant sauvage.

Ces plaintes devenaient de plus en plus navrantes, et le silence des rochers d'alentour, les uns sombres, les autres éclairés de face, l'immobilité des bois sous leur fardeau de neige ; les échos lointains répondant au lugubre concert d'une voix mystérieuse, tout était fait pour saisir le vieux pâtre d'une horreur éternelle.

Cependant il craignait moins, car Yégof et son funèbre cortège se trouvaient plus loin de lui, et s'éloignaient vers Haxlach.

A son tour le corbeau, jetant un cri rauque, déploya ses ailes et prit son vol dans l'azur pâle.

Toute cette scène disparut comme un rêve !

Robin, longtemps encore, écouta les hurlements qui s'éloignaient. Ils avaient complètement cessé depuis plus de vingt minutes, et le silence de l'hiver régnait seul dans l'espace,

lorsque le brave homme se sentit assez rassuré pour sortir de sa guérite, et reprendre en courant le chemin de la ferme.

En arrivant au Bois-de-Chênes, il trouva tout le monde en l'air. On était en train d'abattre un bœuf pour la troupe du Donon. Hullin, le docteur Lorquin, Louise, étaient partis avec ceux de la Sarre. Catherine Lefèvre faisait charger sa grande voiture à quatre chevaux, de pain, de viande et d'eau-de-vie. On allait, on courait, tout le monde prêtait la main aux préparatifs.

Robin ne put raconter à personne ce qu'il avait vu. D'ailleurs, cela lui paraissait à lui-même tellement incroyable, qu'il n'osait en ouvrir la bouche.

Lorsqu'il fut couché dans sa crèche, au milieu de l'étable, il finit par se dire que Yégof avait sans doute apprivoisé dans le temps une nichée de loups, et qu'il parlait de ses folies avec eux, comme on parle quelquefois à son chien.

Mais il lui resta toujours de cette rencontre une crainte superstitieuse, et, même dans l'âge le plus avancé, le brave homme ne parla jamais de ces choses qu'en frémissant.

### III

Tout ce que Hullin avait ordonné s'était accompli : les défilés de la Zorne, de la Sarre étaient gardés solidement ; celui du Blanru, point extrême de la position, avait été mis en état de défense par Jean-Claude lui-même et les trois cents hommes qui formaient sa force principale.

C'est là, sur le versant oriental du Donon, à deux kilomètres de Grandfontaine, qu'il faut nous porter pour attendre les événements ultérieurs.

Au-dessus de la grande route, qui longe la côte en écharpe jusqu'aux deux tiers de la cime on remarquait alors une ferme entourée de quelques arpents de terre cultivée, la métairie de Pelsly l'anabaptiste, une large construction à toiture plate, telle qu'il la fallait pour ne pas être enlevée par les grands courants d'air. Les étables et les réduits à porcs s'étendaient derrière, vers le sommet de la montagne.

Les partisans bivouaquaient aux alentours ; à leurs pieds se découvraient Grandfontaine et Framont, serrés dans une gorge étroite ; plus loin, au tournant de la vallée, Schirmeck et son vieux pan de ruines féodales ; enfin, dans les ondulations de la chaîne, la Bruche s'éloignant en zigzag, sous les brumes grisâtres de l'Alsace. A leur gauche montait la cime aride du Donon, semée de rochers et de quelques sapins rabougris. Devant eux se trouvait la route effondrée : les talus écroulés sur la neige, de grands arbres jetés à la traverse avec toutes leurs branches.

La neige fondante laissait paraître le glèbe jaune de loin en loin ; ailleurs, elle formait de grosses vagues gercées par la bise.

C'était un coup d'œil sévère et grandiose. Pas un piéton, pas une voiture n'apparaissait le long du chemin de la vallée, qui serpente sous les taillis à perte de vue : on aurait dit un désert.

Les quelques feux éparpillés autour de la métairie, envoyant au ciel leurs bouffées de fumée humide, indiquaient seuls l'emplacement du bivouac.

Les montagnards, assis autour de leurs marmites, le feutre rabattu sur la nuque, le fusil en bandoulière, étaient tout mélancoliques : depuis trois jours ils attendaient l'ennemi. Dans un de ces groupes, les jambes repliées, le dos arrondi, la pipe aux lèvres, se trouvaient le vieux Materne et ses deux garçons.

De temps en temps, Louise apparaissait sur le seuil de la ferme, puis elle rentrait bien vite se remettre à l'ouvrage. Un grand coq grattait le fumier de la patte, chantant d'une voix enrouée ; deux ou trois poules se promenaient le long des broussailles. Tout cela réjouissait la vue, mais la grande consolation des partisans était de contempler de magnifiques quartiers de lard, aux côtés blanches et rouges, embrochés dans des piquets de bois vert, fondant leur graisse goutte à goutte sur

la braise, et d'aller remplir leurs cruches à une petite tonne d'eau-de-vie posée sur la charrette de Catherine Lefèvre.

Vers huit heures du matin, un homme se montra subitement entre le grand et le petit Donon : les sentinelles le découvrirent aussitôt ; il descendait en agitant son feutre.

Au bout de quelques minutes, on reconnut Nickel Bentz, l'ancien garde forestier de la Houpe.

Tout le camp fut en éveil ; on courut avertir Hullin, qui dormait depuis une heure dans la métairie, sur une grande paillasse, côte à côte avec le docteur Lorquin et son chien *Pluton*.

Ils sortirent tous les trois, accompagnés du vieux père Lagarmitte, qu'on avait nommé trompette, et de l'anabaptiste Pelsy, homme grave, les bras enfoncés jusqu'aux coudes dans les larges poches de sa tunique de laine grise garnie d'agrafes de laiton, un large collier de barbe autour des mâchoires, et la houpe de son bonnet de coton au milieu du dos.

Jean-Claude semblait joyeux.

— Eh bien, Nickel, que se passe-t-il là-bas ? s'écria-t-il.

— Jusqu'à présent, rien de nouveau, maître Jean-Claude ; seulement du côté de Phalsbourg, on entend gronder comme un orage. Labarbe dit que c'est le canon, car toute la nuit on voyait passer des éclairs sur la forêt de Hildehouse, et, depuis ce matin des nuages gris s'étendent sur la plaine.

— La ville est attaquée, dit Hullin ; mais du côté de Lutzelstein ?

— On n'entend rien, répondit Bentz.

— Alors, c'est que l'ennemi essaye de tourner la place. Dans tous les cas, les alliés sont là-bas : il doit y avoir terriblement de monde en Alsace. »

Puis se tournant vers Materne, debout derrière lui :

« Nous ne pouvons plus rester dans l'incertitude, dit-il, tu vas partir avec tes deux fils en reconnaissance. »

La figure du vieux chasseur s'éclaircit.

« A la bonne heure ! je vais donc pouvoir me dégourdir un peu les jambes, dit-il, et tâcher de décrocher un de ces gueux d'Autrichiens ou de Cosaques.

— Un instant, mon vieux, il ne s'agit pas ici de décrocher quelqu'un ; il s'agit de voir ce qui se passe. Frantz et Kasper resteront armés, mais toi, je te connais, tu vas laisser ici ta carabine, ta corne à poudre et ton couteau de chasse.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il faut entrer dans les villages, et que si l'on te prenait armé, tu serais fusillé tout de suite.

— Fusillé ?

— Sans doute. Nous ne sommes pas des troupes régulières ; on ne nous fait pas prisonniers, on nous fusille. Tu suivras donc la route de Schirmeck, un bâton à la main, et tes fils t'accompagneront de loin dans les taillis, à demi-portée de carabine. Si quelques maraudeurs t'attaquent, ils viendront à ton secours, mais si c'est une colonne, un peleton, ils te laisseront prendre.

— Ils me laisseront prendre ! s'écria le vieux chasseur indigné, je voudrais bien voir ça.

— Oui, Materne, et ce sera le plus simple, car un homme désarmé, on le relâche ; un homme armé, on le fusille. Je n'ai pas besoin de te dire qu'il ne faut pas chanter aux Allemands que tu viens les espionner.

— Ah ! ah ! je comprends. Oui, oui, ça n'est pas mal vu ; moi, je ne quitte jamais ma carabine, Jean-Claude, mais à la guerre comme à la guerre ; tiens, la voilà ma carabine, et ma corne, et mon couteau. Qui est-ce qui me prêtera sa blouse et son bâton ? »

Nickel Bentz lui passa son sarrau bleu et son feutre. Tout le monde les entourait avec admiration.

Lorsqu'il eut changé d'habits, malgré ses grosses moustaches grises, on aurait pris le vieux chasseur pour un simple paysan de la haute montagne.

Ses deux garçons, tout fiers d'être de cette première expédition, vérifiaient l'amorce de leurs carabines et mettaient au bout du canon la baionnette du sanglier droite et longue comme

une épée. Ils tâtaient leur couteau de chasse, poussaient la gibecière d'un mouvement d'épaules sur leurs reins, et s'assuraient que tout se trouvait bien en ordre, promenant autour d'eux des regards étincelants.

« Ah ça ! leur dit le docteur Lorquin en riant, n'oubliez pas la recommandation de maître Jean-Claude : de la prudence ! Un Allemand de plus ou moins sur cent mille n'embellirait pas considérablement nos affaires ; tandis que si vous nous reveniez endommagés l'un ou l'autre, on vous remplacerait difficilement.

— Oh ! ne craignez rien, docteur, nous allons ouvrir l'œil.

— Mes garçons, répondit fièrement Materne, sont de vrais chasseurs : ils savent attendre et profiter du moment. Ils ne tireront que si j'appelle. Vous pouvez être tranquille ! Et maintenant, en route ; il faut que nous soyons de retour avant la nuit. »

Ils partirent.

« Bonne chance ! » leur cria Hullin, tandis qu'ils remontaient dans les neiges, pour faire le tour des abatis.

Ils descendirent bientôt vers le petit sentier qui coupe au court sur la droite de la montagne.

Les partisans les suivaient du regard. — Leurs grands cheveux roux frisés, leurs longues jambes sèches, leurs larges épaules, leurs mouvements souples, rapides, tout annonçait qu'en cas de rencontre, cinq ou six *kaiserlicks* n'auraient pas beau jeu contre de pareils gaillards.

Au bout d'un quart d'heure ils tournèrent la sapinière et disparurent.

Alors Hullin rentra tranquillement à la ferme, en causant avec Nickel Bentz.

Le docteur Lorquin marchait derrière, suivi de *Pluton*, et tous les autres allèrent reprendre leurs places autour des feux de bivouac.

#### IV

Materne et ses deux garçons marchèrent longtemps en silence ; le temps s'était mis au beau ; le pâle sol il d'hiver brillait sur la neige éblouissante sans parvenir à la dissoudre ; le sol restait ferme et sonore. Au loin, dans la vallée, se dessinaient avec une netteté surprenante les flèches des sapins, la pointe rougeâtre des rochers, les toits des hameaux, avec leurs stalactites de glace suspendues aux tuiles, leurs petites fenêtres scintillantes, et leurs pignons aigus.

Les gens se promenaient dans la rue de Grandfontaine ; une troupe de jeunes filles stationnait autour du lavoir, quelques vieux en bonnet de coton fumaient leur pipe sur le seuil des maisonnettes. Tout ce petit monde, au fond de l'étendue bleuâtre, allait, venait et vivait, sans qu'un souffle, un soupir parvint à l'oreille des forestiers.

Le vieux chasseur fit halte à la lisière du bois, et dit à ses fils :

« Je vais descendre au village, chez Dubreuil, l'aubergiste de la *Pomme de pin*. »

Il leur désignait de son bâton une longue bâtisse blanche, les fenêtres et la porte entourées d'une bordure jaune, et une branche de pin suspendue à la muraille en guise d'enseigne.

« Vous m'attendrez ici : s'il n'y a pas de danger, je sortirai sur le pas de la porte et je lèverai mon chapeau, vous pourrez alors venir prendre un verre de vin avec moi. »

Il descendit aussitôt la côte neigeuse, jusqu'aux petits jardins échelonnés au-dessus de Grandfontaine, ce qui dura bien dix minutes, puis il prit entre deux sillons, gagna la prairie, traversa la place du village, et ses deux garçons, l'arme au pied, le virent entrer à l'auberge. Quelques instants après, il reparut sur le souil et leva son chapeau, ce qui leur fit plaisir.

Au bout d'un quart d'heure, ils avaient rejoint leur père dans la grande salle de la *Pomme de pin* ; une pièce basse, chauffée par un grand fourneau de fonte bleui à la mine de plomb, le plancher sablé, et les longues tables de sapin bien récurées à la couronne de préle.

Sauf l'aubergiste Dubreuil, — le plus gros et le plus apoplectique des cabaretiers des Vosges, le ventre replié en outre sur ses cuisses énormes, les yeux ronds, le nez épaté, une verrue sur la joue droite et le triple menton retombant en cascade sur son col rabattu à la Cclin, — sauf ce curieux personnage, assis dans un grand fauteuil de cuir près du fourneau, Materne se trouvait seul. Il venait de remplir les verres ; la vieille horloge sonnait neuf heures, et son coq de bois battait de l'aile avec un grincement bizarre.

—Salut, père Dubreuil, dirent les deux garçons d'une voix rude.

—Bonjour, mes braves, bonjour," répondit l'aubergiste en grimaçant un sourire.

Puis, d'une voix grasse, il demanda :

"Rien de neuf ?

—Ma foi, non ! répondit Kasper, voici l'hiver, le temps du sanglier."

Puis tous deux, posant leur carabine dans l'angle de la fenêtre, à portée de la main en cas d'éveil, ils passèrent une jambe au-dessus du banc, et s'assirent en face de leur père, qui tenait le haut bout de la table.

En même temps ils burent, en disant : "A votre santé !" Ce qu'ils avaient toujours soin de faire.

"Ainsi, dit Materne en se retournant vers le gros homme, comme pour reprendre la suite d'une conversation interrompue, vous pensez, père Dubreuil, que nous n'aurons rien à craindre au bois des Baronies, et que nous pourrions chasser tranquillement le sanglier ?

—Oh ! pour ça, je n'en sais rien, s'écria l'aubergiste ; seulement, jusqu'à présent, les alliés n'ont pas encore dépassé Mutzig. Et puis, ils ne font de mal à personne ; ils reçoivent tous les gens de bonne volonté, pour combattre l'usurpateur.

—L'usurpateur ? qu'est-ce donc ?

—Hé ! Napoléon Bonaparte, l'usurpateur, c'est connu. Regardez un peu au mur."

Il leur désignait une grande pancarte de papier collée à la muraille, près de l'horloge.

"Regardez ça, et vous verrez que les Autrichiens sont nos véritables amis."

Les sourcils du vieux Materne se rapprochèrent, mais réprimant aussitôt ce tressaillement :

"Ah bah ! fit-il.

—Oui, lisez ça.

—Mais je ne sais pas lire, monsieur Dubreuil, ni mes garçons non plus ; expliquez-nous seulement la chose.

Alors le vieux cabaretier, appuyant ses deux grosses mains rouges aux bras de son fauteuil, se leva en soufflant comme un veau, et fut se poser devant la pancarte, les bras croisés sur sa croupe épaisse. Puis, d'un ton majestueux, il lut une proclamation des souverains alliés, déclarant "qu'ils faisaient la guerre à Napoléon en personne, et non pas à la France. En conséquence de quoi, tout le monde devait se tenir tranquille et ne pas se mêler de leurs affaires, sous peine d'être brûlé, pillé et fusillé."

Les trois chasseurs écoutaient cela, se regardant l'un l'autre d'un air étrange.

Quand Dubreuil eut fini, il alla se rasseoir.

"Vous voyez bien !

—Et d'où tenez-vous ça ? demanda Kasper.

—Ça, mon garçon, c'est affiché partout !

—Eh bien, ça nous fait plaisir, dit Materne, en portant la main sur le bras de Frantz, qui se levait les yeux éincelants. Tu veux du feu, Frantz ? voici mon briquet."

Frantz se rassit, et le vieux reprit d'un air bonhomme :

"Et nos bons amis les Allemands ne prennent rien à personne ?"

—Tous les gens tranquilles n'ont rien à craindre, mais les mauvais gueux qui se lèvent on leur prend tout, et c'est juste, il ne faut pas que les bons puissent pour les mauvais. Ainsi, vous, par exemple, au lieu de vous faire du mal, on vous recevrait très-bien au quartier général des alliés. Vous connaissez

le pays, vous serviriez de guides, et l'on vous payerait grassement."

Il y eut un instant de silence ; les trois chasseurs se regardèrent de nouveau, le père avait étendu les mains sur la table, tout au large, comme pour recommander le calme à ses fils. Cependant il était tout pâle.

L'aubergiste qui ne s'apercevait de rien reprit :

"Vous auriez bien plutôt à craindre, au bois des Baronies, ces brigands de Dagsburg, de la Sarre et du Blauru qui se sont révoltés en masse et qui veulent recommencer 93.

—En êtes-vous bien sûr ? demanda Materne, faisant effort pour se dominer.

—Si j'en suis sûr ! Vous n'avez qu'à regarder par la fenêtre, et vous les verrez sur la route du Donon. Ils ont surpris l'anabaptiste Pelsy ; ils l'ont attaché au pied de son lit ; ils pillent, ils volent, ils défoncent les routes, mais gare, gare ! D'ici quelques jours ils vont en voir de drôles. Ce n'est pas avec des mille hommes qu'on va les attaquer, pas avec des dix mille, mais avec des milliards de *milliases*... Ils seront tous pendus !"

Materne se leva.

"Il est temps de se remettre en route, dit-il d'un ton bref. A deux heures il faut être au bois, et nous sommes là tranquillement à causer comme des pies. Au revoir, père Dubreuil."

Ils sortirent précipitamment, n'y tenant plus de rage.

"Réfléchissez bien à ce que je vous ai dit !" leur cria l'aubergiste de son fauteuil.

Une fois dehors, Materne se retournant les lèvres frémissantes, s'écria :

"Si je ne m'étais pas retenu, j'allais lui casser la bouteille sur la tête.

—Et moi, dit Frantz, je lui passais ma baïonnette dans le ventre."

Kasper, un pied sur la marche, semblait vouloir rentrer ; il serrait le manche de son couteau de chasse, sa figure avait une expression terrible. Mais le vieux le prit par le bras, et l'entraîna en disant :

"Allons... allons... nous retrouverons ça plus tard ! Me conseiller, à moi, de trahir le pays ! Hulin nous avait bien dit d'être sur nos gardes ; il avait raison.

Ils descendirent alors la rue, jetant à droite et à gauche des yeux hagards. Les gens se demandaient entre eux : "Qu'est-ce qu'ils ont donc ?"

Arrivés au bout du village, en face de la vieille croix, tout près de l'église, ils firent halte, et Materne, d'un ton plus calme, leur montrant le sentier qui tourne autour de Phramond, dans les bruyères, dit à ses fils :

"Vous allez prendre ce chemin-là. Moi je suis la route jusqu'à Schirmeck. Je n'irai pas trop vite, pour vous laisser le temps d'arriver avec moi."

Ils se séparèrent, et le vieux chasseur tout pensif, la tête inclinée, marcha longtemps, se demandant par quelle force intérieure il avait pu s'empêcher de casser la tête au gros aubergiste. Il se dit que c'était sans doute la peur de compromettre ses fils."

Tout en rêvant à ces choses, Materne rencontrait de temps en temps des troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres qu'on menait dans la montagne. Il y en avait qui venaient de Wisch, d'Urmatt, et même de Mutzig ; les pauvres bêtes n'en pouvaient plus.

"Où diable courez-vous si vite ? criait le vieux chasseur aux pâtres mélancoliques ; vous n'avez donc pas confiance dans la proclamation des Russes et des Autrichiens, vous autres ?"

Et ces gens, de mauvaise humeur, lui répondaient :

"Il vous est facile de rire. Les proclamations ! nous savons ce qu'elles valent maintenant. On pille tout, on vole tout, on met des contributions forcées, on enlève les chevaux, les vaches, les bœufs, les voitures.

—Tiens ! tiens ! tiens ! pas possible... Qu'est-ce que vous me racontez là ? faisait Materne, ça me renverse, des gens si braves

de si bons amis, des sauveurs de la France ! Je ne peux pas vous croire. Une si belle proclamation !

—Eh bien, descendez en Alsace, et vous verrez !”

Les pauvres gens s'en allaient, hochant la tête d'un air d'indignation profonde, et, lui, riait dans sa barbe.

Plus Materne avançait, plus le nombre des troupeaux devenait grand ; il n'y avait plus seulement des troupeaux de bétail, beuglant, mugissant, mais encore des bandes d'oies à perte de vue, criant, nasillant, se traînant sur le ventre tout le long du chemin, les ailes levées, les pattes à demi gelées : cela faisait pitié !

En approchant de Schirmeck, c'était bien pis encore ; les gens se sauvaient en masse avec leurs grandes voitures chargées de tonneaux, de viandes fumées, de meubles, de femmes et d'enfants, frappant les chevaux à les faire périr sur place, et disant d'une voix lamentable : “ Nous sommes perdus ; les Cosaques au vent.”

Ce cri : “ les Cosaques ! les Cosaques ! ” passait d'un bout de la route à l'autre comme un coup de vent ; les femmes se retournaient bouche béante, et les enfants se dressaient sur leurs voitures pour voir de plus loin. On n'avait jamais rien vu de pareil, et Materne, indigné, rougissait de la peur de ces gens, qui pouvaient se défendre, tandis que l'égoïsme et le désir de sauver leurs biens les faisaient fuir lâchement.

A l'embranchement du *Fond des Saules*, tout près de Schirmeck, Kasper et Frantz rejoignirent leur père, et tous trois entrèrent au bouchon de la *Clef-d'Or* que tenait la veuve Faltaux, à droite de la route, au premier tiers de la côte.

La pauvre femme et ses deux filles regardaient d'une fenêtre la grande émigration, en joignant les mains.

En effet, le tumulte grandissait de seconde en seconde ; le bétail, les voitures et les gens semblaient vouloir passer sur le dos les uns des autres. On ne se possédait plus, on hurlait, on frappait pour avoir de la place.

Materne poussant la porte et voyant les femmes plus mortes que vives, pâles, échevelées, cria, frappant de son bâton sur le plancher :

“ Hé ! la mère, devenez-vous folle ? Comment, vous qui devez le bon exemple à vos filles, vous perdez tout courage : c'est honteux ! ”

Alors la vieille se retournant, répondit d'une voix lamentable :

“ Ah ! mon pauvre Materne, si vous saviez, si vous saviez ! ”

—Eh bien, quoi ? L'ennemi arrive ; il ne vous mangera pas.

—Non, mais il dévore tout sans miséricorde. La vieille Ursule de Schlestadt, arrivée hier soir, dit que les Autrichiens ne veulent que des *knoëpfe* et des *noudel*, les Russes du *schnaps*, et les Bavares de la choucroute. Et quand on les a bourrés de tout cela jusqu'à la gorge, ils crient encore la bouche pleine : *schokolade ! schokolade !* Mon Dieu... mon Dieu... comment nourrir tous ces gens ?

—Je sais bien que c'est difficile, dit le vieux chasseur ; les geais n'ont jamais assez de fromage blanc. Mais, d'abord, où sont-ils ces Cosaques, ces Bavares et ces Autrichiens ? Depuis Grandfontaine, nous n'en avons pas rencontré un seul.

—Ils sont en Alsace, du côté d'Urmatt, et c'est ici qu'ils viennent !

—En attendant, dit Kasper, servez-nous une cruche de vin ; voici un écu de trois livres, vous le cacherez plus facilement que vos tonneaux.”

L'une des filles descendit à la cave, et, dans le même instant, plusieurs autres personnes entrèrent : un marchand d'almanachs du côté de Strasbourg, un roulier en blouse de Sarrebrück et deux ou trois bourgeois de Mutzig, de Wisch et de Schirmeck, qui se sauvaient avec leurs troupeaux, et n'en pouvaient plus à force de crier.

Tous s'assirent à la même table, en face des fenêtres, pour surveiller la route ; on leur servit du vin, et chacun se mit à raconter ce qu'il savait ; l'un disait que les alliés étaient si nombreux, qu'on les faisait coucher côte à côte dans la vallée de Hirschtal, et si remplis de vermine, qu'après leur départ,

les feuilles mortes marchaient toutes seules dans les bois ; — un autre, que les Cosaques avaient mis le feu dans un village d'Alsace, parce qu'on leur avait refusé des chandelles pour dessert après leur dîner ; que certains d'entre eux, surtout les Kalmoucks, mangeaient le savon comme le fromage, et la corne de lard comme de la galette ; qu'un grand nombre buvaient l'eau-de-vie à la chope, après avoir eu soin d'y mettre des poignées de poivre ; qu'il fallait tout leur cacher, car tout leur était bon à manger et à boire.

Le roulier dit à ce propos que, trois jours avant, un corps d'armée russe étant passé, la nuit, sous le canon de Bitsch, il avait dû stationner plus d'une heure sur la glace, dans le petit village de Rorbach, et que tout ce corps d'armée avait bu dans une bassinoire, oubliée sur la fenêtre d'une vieille femme de quatre-vingts ans ; que ces races de sauvages cassaient la glace pour se baigner, et se mettaient ensuite dans les fours à brique, pour se sécher ; enfin, qu'ils n'avaient peur que du caporal *schlague* !

Ces braves gens se communiquaient l'un à l'autre des choses si singulières — qu'ils prétendaient avoir vues de leurs propres yeux, ou tenir de personnes sûres — qu'on pouvait à peine y croire.

Au dehors, le tumulte, le roulement des voitures, le beuglement des troupeaux, le cri des pâtres, les clameurs des fuyards continuaient toujours, et produisaient l'effet d'un immense bourdonnement.

Vers midi, Materne et ses garçons allaient partir, lorsqu'un cri, plus grand, plus prolongé que les autres, se fit entendre : “ Les Cosaques ! les Cosaques ! ”

Alors tout le monde s'élança au dehors, excepté les chasseurs, qui se contentèrent d'ouvrir une fenêtre et de regarder : tout le monde se sauvait à travers champs ; hommes, troupeaux, voitures, tout se dispersait comme les feuilles au vent d'automne.

En moins de deux minutes, la route fut libre, sauf dans Schirmeck, où régnait un encombrement tel, qu'on n'aurait pu faire quatre pas. Materne portant le regard au loin sur la route, s'écria :

“ J'ai beau regarder, je ne vois rien.

—Ni moi, reprit Kasper.

—Allons, allons, s'écria le vieux chasseur, je vois bien que la peur de tout ce monde donne plus de force à l'ennemi qu'il n'en a. Ce n'est pas de cette manière que nous recevrons les Cosaques dans la montagne, ils trouveront à qui parler !

Puis, haussant les épaules avec une expression de dégoût :

“ La peur est une vilaine chose, dit-il ; nous n'avons pourtant qu'une pauvre vie à perdre ! Allons-nous-en.”

Ils sortirent de l'auberge, et le vieux ayant pris le chemin de la vallée, pour gravir en face la cime du Hirschberg, ses fils le suivirent. Bientôt ils eurent atteint la lisière du bois, Materne dit alors qu'il fallait monter le plus haut possible, afin de découvrir la plaine, et de rapporter des nouvelles positives au bivouac ; que tous les propos de ces fuyards ne valaient pas un simple coup d'œil sur le terrain.

Kasper et Frantz en demeurèrent d'accord, et tous trois se mirent à grimper la côte, qui forme une sorte de promontoire avancé sur la plaine.

Lorsqu'ils en eurent atteint le sommet, ils virent distinctement la position de l'ennemi, à trois lieues de là, entre Urmatt et Lutzelhouse ; c'étaient de grandes lignes noires sur la neige ; plus loin, quelques masses sombres, sans doute l'artillerie et les bagages. D'autres masses tournaient autour des villages, et, malgré la distance, le scintillement des baïonnettes annonçait qu'une colonne venait de se mettre en marche pour Wisch.

Après avoir longtemps contemplé ce tableau d'un œil rêveur, le vieux dit :

“ Nous avons bien là trente mille hommes sous les yeux. Ils s'avancent de notre côté ; nous serons attaqué demain ou après-demain au plus tard. Ce ne sera pas une petite affaire, mes garçons ; mais, s'ils sont beaucoup, nous avons la bonne place,

et puis c'est toujours agréable de tirer dans des tas : il n'y a pas de balles perdues."

Ayant fait ces réflexions judicieuses, il regarda la hauteur du soleil, et ajouta :

" Il est maintenant deux heures ; nous savons tout ce que nous voulions savoir. Retournons au bivouac. "

Les deux garçons mirent leur carabine en bandoulière, et laissant sur leur gauche la vallée de la Brocque, Schirmeek, et Framont, ils gravirent la pente rapide du Hengsbach, qui domine le Petit Donon à deux lieues ; ils redescendirent de l'autre côté, sans suivre aucun sentier dans les neiges, ne se guidant que sur les cimes, pour couper au court.

Ils allaient ainsi depuis environ deux heures, le soleil d'hiver s'inclinait à l'horizon, la nuit venait, mais lumineuse et calme. Ils n'avaient plus qu'à descendre et à remonter de l'autre côté la gorge solitaire du Riel forman ; un large bassin circulaire au milieu des bois, et renfermant un petit étang bleuâtre, où viennent s'abreuver parfois les chevreuils.

Tout à coup, et comme ils sortaient du fourré, ne songeant à rien, le vieux, s'arrêtant derrière un rideau de broussailles, dit :

" Chat ! "

Et, levant la main, il indiqua le petit lac, alors couvert d'une glace mince et transparente. Les deux garçons n'eurent qu'à lancer un coup d'œil de ce côté pour voir le plus étrange spectacle : une vingtaine de Cosaques, la barbe jaune ébouriffée, la tête couverte de vieux bonnets de peau en forme de tuyau de poêle, leur maigre échine drapée de longues guenilles, le pied dans l'étrier de corde, était assis sur leurs petits chevaux, à la crinière flottant jusqu'au poitrail, à la queue rare, à la croupe tachetée de jaune, de noir et de blanc comme des chèvres. Les uns avaient pour toute arme une grande lance, d'autres un sabre, d'autres une hachette suspendue par une corde à la selle, et un grand pistolet d'arçon passé dans la ceinture. Plusieurs, le nez en l'air, regardaient avec extase la cime verdoyante des sapins échauffés d'assise en assise jusque dans les nuages. Un grand maigre cassait la glace du gros bout de sa lance, tandis que son petit cheval buvait, le cou tendu et la crinière tombant en barbe sur la joue. Quelques-uns, ayant mis pied à terre, écartaient la neige et désignaient le bois ; sans doute pour indiquer que c'était une bonne place de campement. Leurs camarades, encore à cheval, causaient, montrant à leur droite le fond de la vallée, qui s'abaisse en forme de brèche jusqu'au Grunderwald.

Enfin, c'était une halte, et rien ne saurait rendre ce que ces êtres venus de si loin avec leurs physionomies cuivrées, leurs longues barbes, leurs yeux noirs, leur front plat, leur nez épâté, leurs guenilles grises, avaient d'étrange et de pittoresque au bord de cette mare, et sous les hauts rochers à pic, portant les sapins verdâtres dans le ciel.

C'était un monde nouveau dans le nôtre, une espèce de gibier inconnu, curieux, bizarre, que les trois chasseurs roux se prirent à contempler d'abord avec une curiosité singulière. Mais, cela fait, au bout de cinq minutes, Kasper et Frantz mirent leurs longues baïonnettes au bout de leurs carabines, puis reculèrent d'environ vingt pas dans le fourré. Ils atteignirent une roche haute de quinze à vingt pieds, où Materne monta, n'ayant pas d'arme, puis, après quelques paroles échangées à voix basse, Kasper examina son amorce et épaula lentement, tandis que son frère se tenait prêt.

Un des Cosaques, celui qui faisait boire son cheval, se trouvait environ à deux cents pas. Le coup partit, retentissant dans les échos profonds de la gorge, et le Cosaque, filant par-dessus la tête de sa monture, disparut sous la glace de la mare.

Impossible de rendre la stupeur de la halte à cette détonation. Les regards de ces gens se portaient en tout sens, et l'écho résonnait toujours comme au bruit de la fusillade, tandis qu'un large flocon de fumée montait au-dessus du bouquet d'arbres où se tenaient les chasseurs.

Kasper, en moins d'un quart de minute, avait rechargé son arme, mais, dans le même espace de temps, les Cosaques à terre

avaient bondi sur leurs chevaux et tous portaient sur la pente du Hartz, se suivant à la file, comme des chevreuils, et criant d'une voix sauvage :

" Hourah ! hourah ! "

Cette fuite ne fut qu'une vision ; au moment où Kasper épaulait pour la seconde fois, la queue du dernier cheval disparaissait dans le taillis.

Le cheval du Cosaque mort restait seul près de l'eau, retenu par une circonstance bizarre : son maître, la tête dans la vase jusqu'à mi-corps, avait encore le pied à l'étrier.

Materne sur son rocher écoute, puis il dit d'un ton joyeux :

" Ils sont partis ! et bien... allons voir... Frantz restoici... s'il en revenait quelques-uns... "

Malgré cette recommandation, tous trois descendirent près du cheval ; Materne saisit aussitôt la bride en disant :

" Eh ! vieux, nous allons t'apprendre à parler français. "

— Allons-nous-en ! s'écria Kasper.

— Non, il faut voir ce que nous avons tiré, voyez-vous, ça fera du bien aux camarades ; les chiens qui n'ont pas senti la peau de la bête ne sont jamais bien dressés.

Alors ils repêchèrent le Cosaque dans la vase, et l'ayant posé en travers du cheval, ils se mirent à grimper la côte du Donon par un sentier tellement rapide, que Materne répéta plus de cent fois : " Le cheval ne peut passer là. "

Mais le cheval, avec sa longue échine de chèvre, passait plus facilement qu'eux ; c'est pourquoi le vieux chasseur finit par dire :

" Ces Cosaques ont de fameux chevaux. Si je deviens tout à fait vieux, je garderai celui-ci pour aller au chevreuil. Nous avons un fameux cheval, garçons ; avec son air de vache, il vaut un cheval de roulier. "

De temps en temps il faisait aussi ses réflexions sur le Cosaque :

" Quelle drôle de figure, hein ? un nez rond et un front comme une boîte à fromage. Il y a pourtant de drôles d'hommes dans le monde ! Tu l'as bien pris, Kasper : juste au milieu de la pitrino ; et regarde, la balle est sortie par le dos. De la fameuse poudre ! Divès à toujours de la bonne marchandise. "

Vers six heures, ils entendirent le premier cri de leurs sentinelles :

" Qui vive ? "

— France ! " répondit Materne en s'avançant.

Tout le monde accourut à leur rencontre : " Voici Materne ! "

Hullin lui-même, aussi curieux que les autres, ne put s'empêcher d'accourir avec le docteur Lorquin. Les partisans stationnaient déjà autour du cheval, le cou tendu, la bouche béante, à côté d'un grand feu où cuisait le souper.

" C'est un Cosaque, dit Hullin, en serrant la main de Materne. "

— Oui, Jean-Claude, nous l'avons pris à l'étang du... ; c'est Kasper qui a tiré. "

On étendit le cadavre près du feu. Sa figure, d'un jaune rance, avait des reflets bizarres aux rayons de la flamme.

Le docteur Lorquin, l'ayant regardé, dit :

" C'est un bel échantillon de la race tartare, si j'avais le temps, je le ferais mitonner dans un bain de chaux, pour me procurer une squelette de cette famille. "

Puis, s'agenouillant, et lui ouvrant sa longue souquenille :

" La balle a traversé le péricarde, ce qui produit à peu près l'effet d'un anévrisme qui crève. "

Les autres gardaient le silence.

Kasper, la main appuyée sur le canon de sa carabine, semblait tout content de son gibier, et le vieux Materne, se frottant les mains, disait :

" J'étais sûr de vous rapporter quelque chose ; nous ne revenons jamais, mes garçons et moi, les mains vides. Enfin, voilà ! "

Hullin alors, le tirant à part, ils entrèrent ensemble à la ferme, tandis qu'après le premier moment de surprise, chacun commençait à faire ses réflexions personnelles sur le Cosaque.

## V

Cette nuit-là, qui tombait la veille d'un samedi, la petite métairie de l'anabaptiste ne cessa pas une minute d'être remplie par les allants et venants.

Hullin avait établi son quartier général dans la grande salle du rez-de-chaussée, à droite de la grange, faisant face à Framont; de l'autre côté de l'allée se trouvait l'ambulance; au-dessus habitaient les gens de la ferme.

Quoique la nuit fût très-calme et parsemée d'étoiles innombrables, le froid était si vif, qu'il y avait près d'un pouce de givre sur les vitres.

Au dehors, on entendait le "qui vive!" des sentinelles, le passage des rondes, et sur les cimes d'alentour, les hurlements des loups qui suivaient nos armées par centaines depuis 1812. Ces animaux carnassiers, assis sur les glaces, leur museau pointu entre les pattes, et la faim aux entrailles, s'appelaient du Grosman au Donon avec des plaintes semblables à celles de la bise.

Plus d'un montagnard alors se sentait pâlir. "C'est la mort qui chante, pensaient-ils, elle flaire la bataille, elle nous appelle!"

Les bœufs mugissaient à l'étable, et les chevaux lançaient des ruades terribles.

Une trentaine de feux brillaient sur le plateau; tout le bûcher de l'anabaptiste était ravagé, on entassait bûche sur bûche, on se rôtissait la figure, et le dos grelottait; on se chauffait le dos, et le givre se pendait aux moustaches.

Hullin, seul, en face de la grande table de sapin, songeait à tout.—D'après les derniers rapports de la soirée, annonçant l'arrivée des Cosaques à Framont, il était convaincu que la première attaque aurait lieu le lendemain. Il avait fait distribuer les cartouches, il avait doublé les sentinelles, ordonné des patrouilles, et marqué tous les postes le long des abatis. Chacun connaissait d'avance la place qu'il devait prendre. Hullin avait aussi envoyé l'ordre à Piorette, à Jérôme de Saint-Quirin et à Labarbe de lui détacher leurs meilleurs tireurs.

La petite allée noire, éclairée par une lanterne graisseuse, était pleine de neige, et, à chaque instant, on voyait passer, sous la lumière immobile, les chefs d'embuscade, le feutre enfoncé jusqu'aux oreilles, les larges manches de leurs houppelandes tirées sur le poing, les yeux sombres, et la barbe hérissée de glace.

Pluton ne grondait plus au pas lourd de ces hommes. Hullin rêveur, la tête entre les mains, les coudes sur la table, écoutait tous les rapports:

"Maitre Jean-Claude, on voit remuer quelque chose du côté de Grandfontaine; on entend galoper.

—Maitre Jean-Claude, l'eau-de-vie est gelée.

—Maitre Jean-Claude, plusieurs demandent de la poudre.

—On manque de ceci... de cela.

—Qu'on observe Grandfontaine, et qu'on change les sentinelles de ce côté toutes les demi-heures.—Qu'on approche l'eau-de-vie du feu.—Attendez que Divès arrive; il nous amène des munitions.—Qu'on distribue le reste des cartouches;—que ceux qui ont plus de vingt en donnent à leurs camarades."

Et ce fut ainsi toute la nuit.

Vers cinq heures du matin, Kasper, le fils de Materne, vint dire à Hullin que Marc Divès, avec un tombereau de cartouches, Catherine Lefèvre sur une voiture, et un détachement de Labarbe venaient d'arriver ensemble, et qu'ils étaient déjà sur le plateau.

Cette nouvelle lui fit grand plaisir, surtout à cause des cartouches, car il avait craint un retard.

Aussitôt il se leva et sortit avec Kasper.

Le plateau présentait un coup d'œil étrange.

A l'approche du jour, des masses de brumes commençaient à s'élever de la vallée, les feux petillaient à l'humidité, et tout autour se voyaient des gens endormis; l'un étendu sur le dos, les deux mains nouées derrière son feutre, la face pourpre, les

jambes repliées; l'autre la joue sur son bras, les reins à la flamme; la plupart assis, la tête penchée et le fusil en bandoulière. Tout cela silencieusement, enveloppé d'un flot de lumière pourpre ou de teintes grises, selon que le feu montait ou s'abaissait. Puis, dans le lointain, se dessinait le profil des sentinelles, l'arme au bras ou la crosse au pied, regardant dans l'abîme plein de nuages.

Sur la droite, à cinquante pas du dernier feu, on entendait le bruit des chevaux et des gens frapper du pied pour se réchauffer, en causant tout haut.

"Maitre Jean-Claude arrive," dit Kasper en s'avançant de ce côté.

L'un des partisans ayant jeté dans le feu quelques brindilles de bois sec, il y eut un éclair, et les hommes de Marc Divès à cheval, douze grands gaillards enveloppés de leurs longs manteaux gris, le feutre rabattu sur les épaules, les grosses moustaches retroussées ou retombant jusque sur leur col, le sabre au poing, immobiles autour du tombereau; plus loin, Catherine Lefèvre accroupie entre les échelles de sa voiture, la capuche sur le nez, les jambes dans la paille, le dos contre une grosse tonne, derrière elle, une marmite, un grill, un porc frais éventré, nettoyé, blanc et rouge, quelques bottes d'oignons et des têtes de choux pour faire de la soupe: tout cela sortit une seconde de l'ombre, puis retomba dans la nuit.

Divès s'était détaché du convoi, et s'avançait sur son grand cheval.

"C'est toi, Jean-Claude?"

—Oui, Marc.

—J'ai là quelques milles de cartouches. Hexe-Baizel travail le jour et nuit.

—Bon, bon!

—Oui, mon vieux. Et Catherine Lefèvre apporte aussi des vivres; elle a tué hier.

—C'est bien, Marc, nous aurons besoin de tout cela. La bataille approche.

—Oui, oui, je m'en doute; nous sommes arrivés à fond de train. Où faut-il mettre la poudre?

—Là-bas, sous le hangar, derrière la ferme. Hé! c'est vous, Catherine?

—Mais oui, Jean-Claude; il fait joliment froid ce matin.

—Vous serez donc toujours la même; vous n'avez peur de rien?

—Tiens! est-ce que je serais femme, si je n'étais pas curieuse? Il faut que je fourre mon nez partout.

—Oui, vous avez toujours des excuses pour ce que vous faites de beau et de bien.

—Hullin, vous êtes un rabâcheur; laissez-moi tranquille avec vos compliments. Est-ce qu'ils ne faut pas que ces gens-là meurent? Est-ce qu'ils peuvent vivre de l'air du temps? Avec ça qu'il est nourrissant l'air du bon Dieu, par un froid pareil: des aiguilles et des rasoirs! Aussi, j'ai pris mes mesures; hier nous avons abattu un bœuf, — vous savez, ce pauvre Schwartz, — il pesait bien neuf cents; j'en apporte le quartier de derrière, pour la soupe de ce matin.

—Catherine, j'ai beau vous connaître, s'écria Jean-Claude attendri, vous m'étonnez toujours. Rien ne vous coûte, rien: ni l'argent, ni les soins, ni les peines.

—Ah! répondit la vieille fermière en se levant et sautant de sa voiture, tenez, vous m'ennuyez, Hullin. Je vais me chauffer."

Elle remit les rênes de ses chevaux à Dubourg, puis se retournant:

"C'est égal, Jean-Claude, ces foux-là font plaisir à voir! Mais Louise, où est-elle?"

—Louise a passé la nuit à découper et à coudre des bandages avec les deux filles de Pelsly. Elle est à l'ambulance; voyez, là-bas, où brille ma lumière.

—Pauvre enfant, dit Catherine, je cours l'aider. Ça me réchauffe."

Hullin, la regardant s'éloigner, fit un geste comme pour dire: "Quelle femme!"

En ce moment, Divès et ses gens conduisaient la poudre au hangar, et comme Jean-Claude se rapprochait du feu le plus voisin, quelle ne fut pas sa surprise de voir, au nombre des partisans, le fou Yégof, la couronne en tête, gravement assis sur une pierre, les pieds à la braise, et drapé de ses guenilles comme d'un manteau royal.

Rien d'étrange comme cette figure à la lueur du foyer ;

monde, est entre tes mains. J'ai suspendu ma colère, et je te laisserai prononcer l'arrêt.

—Quel arrêt ?" demanda Jean-Claude.

L'autre, sans répondre, poursuivit d'une voix basse et solennelle :

"Nous voici tous les deux comme il y a seize cents ans, à la veille d'une grande bataille. Alors, moi, le chef de tant de



Les Allemands chez l'aubergiste Dubreuil.

Yégof était le seul éveillé de la troupe ; on l'eût réellement pris pour quelque roi barbare rêvant au milieu de sa horde endormie.

Hullin, lui, n'y vit qu'un fou, et lui posant doucement la main sur l'épaule :

"Salut, Yégof ! dit-il d'un ton ironique ; tu viens donc nous prêter le secours de ton bras invincible et de tes innombrables armées !"

Le fou, sans montrer la moindre surprise, répondit :

"Cela dépend de toi, Hullin ; ton sort, et celui de tout ce

peuples, j'étais venu dans ton klan te demander le passage...

—Il y a seize cents ans ! dit Hullin ; diable, Yégof, ça nous fait terriblement vieux ! Enfin n'importe, chacun son idée.

—Oui, reprit le fou, mais avec ton obstination ordinaire, tu ne voulus rien entendre : il y eut des morts au Blutfeld, et ces morts crient vengeance !

—Ah ! le Blutfeld, dit Jean-Claude, oui, oui, une vieille histoire ; il me semble en avoir entendu parler."

Yégof rougit, ses yeux étincelèrent :

“Tu te glorifies de ta victoire ! s'écria-t-il ; mais prends garde, prends garde : le sang appelle le sang !...”

Puis d'un ton radouci :

“Ecoute, ajouta-t-il, je ne t'en veux pas : tu es brave, les enfants de ta race peuvent se confondre avec ceux de la mienne. J'ambitionne ton alliance, tu le sais...”

—Allons, le voilà qui revient à Louise,” pensa Jean-Claude.

Et prévoyant une demande en forme :

“Yégof, dit-il, j'en suis fâché, mais il faut que je te quitte ; j'ai tant de choses à voir...”

Le fou n'attendit pas la fin de ce congé, et se levant la face bouleversée d'indignation :

“Tu me refuses ta fille ! s'écria-t-il en levant le doigt d'un air solennel.

—Nous causerons de cela plus tard.

—Tu me refuses !

—Voyons, Yégof, tes cris vont éveiller tout le monde...

—Tu me refuses !... Et c'est pour la troisième fois !... Prends garde !... Prends garde !...”

Hullin, désespérant de lui faire entendre raison, s'éloignait à grands pas, mais le fou, d'un accent furieux, le poursuivit de ces étranges paroles :

“Huldrix, malheur à toi ! Ta dernière heure est proche ; les loups vont se repaître de ta chair. Tout est fini : je déchaîne les tempêtes de ma colère ; qu'il n'y ait pour toi et pour les tiens, ni grâce, ni pitié, ni merci. Tu l'as voulu !”

Et, jetant sur son épaule gauche un pan de ses guenilles, le malheureux s'éloigna rapidement vers la cime du Donon.

Plusieurs des partisans, à demi éveillés par ses cris, le regardèrent d'un œil terne s'enfoncer dans les ténèbres. Ils entendirent un battement d'ailes autour du feu ; puis, comme dans la vision d'un rêve, ils se retournèrent et se rendormirent.

Environ une heure après, la corne de Lagarmitte sonnait le réveil. En quelques secondes, tout le monde fut debout.

Les chefs d'embuscade réunissaient leur monde ; les uns se dirigeaient vers le hangar, où l'on distribuait des cartouches ; les autres emplissaient leur gourde d'eau-de-vie à la tonne ; tout cela se faisait avec ordre, le chef en tête, puis chaque peloton s'éloignait dans le demi-jour, vers les abatis aux flancs de la côte.

Quand le soleil parut, le plateau était désert, et, sauf cinq ou six feux qui fumaient encore, rien n'annonçait que les partisans occupaient tous les points de la montagne et qu'ils avaient passé la nuit dans cet endroit.

Hullin mangeait alors un morceau sur le pouce et buvait un verre de vin avec ses amis, le docteur Lorquin et l'anabaptiste Pelsly.

Lagarmitte était avec eux, car il ne devait pas quitter maître Jean-Claude tout le jour, et transmettre ses ordres en cas de besoin.

## VI

A sept heures, aucun, mouvement n'apparaissait encore dans la vallée.

De temps en temps, le docteur Lorquin ouvrait le châssis d'une fenêtre de la grande salle et regardait : rien ne bougeait ; les feux étaient éteints, tout restait calme.

En face de la ferme, à cent pas, sur un talus, on voyait le Cosaque tué la veille par Kasper, il était blanc de givre et dur comme un caillou.

A l'intérieur, on avait fait du feu dans le grand poêle de fonte.

Louise, assise près de son père, le regardait avec une douleur inexprimable ; on aurait dit qu'elle avait peur de ne plus le revoir ; ses yeux rouges annonçaient qu'elle venait de répandre des larmes.

Hullin, quoique ferme, paraissait ému.

Le docteur et l'anabaptiste, tous deux graves et solennels, causaient des affaires présentes, et Lagarmitte, derrière le fourneau, les écoutait avec recueillement.

“Nous avons non-seulement le droit, mais encore le devoir de nous défendre, disait le docteur ; nos pères ont défriché ces bois, ils les ont cultivés : c'est notre bien légitime.

—Sans doute, répondait l'anabaptiste d'un ton sentencieux, mais il est écrit : “T. ne tueras point ! Tu ne répandras point le sang de tes frères !”

Catherine Lefèvre, alors en train de dépêcher une tranche de jambon, et que cette conversation impatientait sans doute se retourna brusquement et répondit :

“Ça fait que si nous avions votre religion, les Allemands, les Russes et tous ces hommes roux nous mangeraient la laine sur le dos. Elle est fameuse, votre religion, oui, fameuse et agréable pour les gueux ! Ça leur procure des facilités pour houspiller les gens de bien. Les alliés nous soulateraient bien une pareille, j'en suis sûr ! Malheureusement tout le monde n'a pas de goût au métier de mouton. Moi, sans vouloir vous faire injure, Pelsly, je trouve que c'est un peu bête de s'engraisser pour les autres. Enfin, vous êtes de braves gens, on ne peut pas vous en vouloir ; vous avez été nourris de père en fils dans les mêmes idées : là où le grand-père a sauté, le petit-fils saute aussi. Mais nous allons vous défendre malgré vous, et vous nous ferez des discours plus tard sur la paix éternelle. J'aime beaucoup les discours sur la paix, quand je n'ai rien à faire, et que je rumine après le dîner : ça me rejouit le cœur.”

Ayant parlé de la sorte, elle se retourna et finit tranquillement son jambon.

Pelsly restait la bouche béante, et le docteur Lorquin ne pouvait s'empêcher de sourire.

Au même instant la porte s'ouvrit, et l'une des sentinelles restées en observation sur le bord du plateau, cria :

“Maître Jean-Claude, venez voir, je crois qu'ils veulent monter.

—C'est bien, Simon, j'arrive, dit Hullin en se levant. Louise, embrasse-moi ; du courage, mon enfant ; n'aie pas peur, tout ira bien !”

Il la pressait sur sa poitrine les yeux gonflés de larmes. Elle semblait plus morte que vive.

“Et surtout, dit le brave homme, en s'adressant à Catherine, que personne ne sorte ; qu'on n'approche pas des fenêtres !”

Puis il s'élança dans l'allée.

Tous les assistants étaient devenus pâles.

Lorsque maître Jean-Claude eut atteint le bord de la terrasse, plongeant les yeux sur Grandfontaine et Framont à trois mille mètres au-dessous de lui, voici ce qu'il vit :

Les Allemands arrivés la veille au soir, quelques heures après les Cosaques, ayant passé la nuit, au nombre de cinq ou six mille dans les granges, les écuries, les hangars, s'agitaient alors comme une vraie fourmilière. Ils sortaient de toutes les portes par files de dix, quinze, vingt, se hâtant de boucler leurs sacs, d'accrocher leur sabres, de mettre leurs baïonnettes.

D'autres, les cavaliers,—hulans, Cosaques, hussards, en habits verts, gris, blans,—galonnés de rouge, de jaune ; on toqua de toile cirée, de peau d'agneau, colbacs, casquettes,—sellaient leurs chevaux et roulaient leurs grands carricks à la hâte.

Les officiers, le manteau en écharpe, descendaient les petits escaliers, quelques-uns le nez levé regardant le pays, les autres embrassant les femmes sur le seuil des maisons.

Des trompettes, la poing sur la hanche, le coude en l'air, sonnaient le rappel à tous les coins de rues ; les tambours serraient les cordes de leurs caisses. Bref, dans cet espace grand comme la main, on pouvait voir toutes les attitudes militaires au moment du départ.

Quelques paysans, penchés à leurs fenêtres, regardaient cela ; les femmes se montraient aux lucarnes des greniers. Les aubergistes remplissaient les gourdes, le caporal *schlague* debout à côté d'eux.

Hullin avait l'œil perçant, rien ne lui échappait ; d'ailleurs il connaissait toutes ces choses depuis longues années ; mai

Lagarmitte, qui n'avait jamais rien vu de pareil, était stupéfait :

— Ils sont beaucoup ! faisait-il en hochant la tête.

— Bah ! qu'est-ce que ça prouve ? dit Hullin. De mon temps, nous en avons exterminé trois armées de cinquante mille de la même race, en six mois ; nous étions pas un contre quatre. Tout ce que tu vois là n'aurait pas fait notre déjeuner. Et puis, sois tranquille, nous n'aurons pas besoin de les tuer tous ; ils vont se sauver comme des lièvres. J'ai vu ça !

Après ces réflexions judicieuses, il voulut encore visiter son monde.

— Arrive ! dit-il au père.

Tous deux s'avancant alors derrière les abatis, suivirent une tranchée pratiquée dans les neiges deux jours auparavant. Ces neiges, durcies par la gelée, étaient devenues de la glace. Les arbres, tombés au-devant et tout couverts de grésil, formaient une barrière infranchissable, qui s'étendait environ à six cents mètres. La route effondrée passait au-dessous.

En approchant, Jean-Claude vit les montagnards du Dagsberg, accroupis de vingt pas en vingt pas, dans des espèces de nids ronds qu'ils s'étaient creusés.

Tous ces braves gens se tenaient assis sur leur havresac, la gourde à droite, le feutre ou le bonnet de peau de renard enfoncé sur la nuque, le fusil entre les genoux. Ils n'avaient qu'à se lever, pour voir la route à cinquante pas au-dessous d'eux, au bas d'une rampe glissante.

L'arrivée de Hullin leur fit plaisir.

— Hé ! maître Jean-Claude, va-t-on bientôt commencer ?

— Oui, mes garçons, ne vous ennuyez pas, avant une heure l'affaire sera en train.

— Ah ! tant mieux !

— Oui, mais surtout visez bien, à hauteur de poitrine, ne vous pressez pas, et ne montrez pas plus de chair qu'il ne faut.

— Soyez tranquille, maître Jean-Claude.

Il allait plus loin ; partout on le recevait de même.

— N'oubliez pas, disait-il, de cesser le feu, quand Lagarmitte sonnera de la corne, ce seraient des balles perdues.

Arrivés près du vieux Materne, qui commandait tous ces hommes, au nombre d'environ deux cent cinquante, il trouva le vieux chasseur en train de fumer une pipe, le nez rouge comme une braise, et la barbe hérissée de froid comme un sanglier.

— Hé ! c'est toi, Jean-Claude.

— Oui, je viens te serrer la main.

— A la bonne heure. Mais dis donc, ils ne se pressent guère de venir ; s'ils allaient passer ailleurs.

— Ne crains rien, il leur faut la route pour l'artillerie et les bagages. Regarde, on sonne le boute-selle.

— Oui, j'ai déjà regardé ; ils se préparent.

Puis riant tout bas :

— Tu ne sais pas, Jean-Claude, tout à l'heure, comme je regardais du côté de Grandfontaine, j'ai vu quelque chose de drôle.

— Quoi, mon vieux ?

— J'ai vu quatre Allemands empoigner le gros Dubreuil, l'ami des alliés ; ils l'ont couché sur le banc de pierre, à sa porte, et un grand maigre lui a donné je ne sais combien de coups de trique sur les reins. Hé ! hé ! hé ! devait-il crier, le vieux gueux ! Je parie qu'il aura refusé quelque chose à ses bons amis : par exemple, son vin de l'an XI.

Hullin n'écoutait plus, car, jetant par hasard un coup d'œil dans la vallée, il venait de voir un régiment d'infanterie déboucher sur la route. Plus loin, dans la rue, s'avancait de la cavalerie, et cinq ou six officiers galopaient en avant.

— Ah ! ah ! les voilà qui viennent ! s'écria le vieux soldat, dont la figure prit tout à coup une expression d'énergie et d'enthousiasme étrange. Enfin, ils se décident !

Puis il s'élança de la tranchée en criant :

— Mes enfants, attention !

En passant, il vit encore Riffi, le petit tailleur des Charmes, penché sur un fusil de munition ; le petit homme s'était fait

une marche dans la neige pour ajuster. Plus haut, il reconnut aussi le vieux bûcheron Rochart, avec ses gros sabots garnis de peau de mouton ; il buvait un bon coup à sa gourde, et se dressait lentement, la carabine sous le bras et le bonnet de coton sur l'oreille.

Ce fut tout ; car pour dominer l'ensemble de l'action, il lui fallait grimper jusqu'à la cime du Donon, où se trouve un rocher.

Lagarmitte suivait, allongeant ses grandes jambes comme des échasses. Dix minutes après, lorsqu'ils atteignirent le haut de la roche tout haletants, ils aperçurent à quinze cents mètres au-dessous d'eux la colonne ennemie, forte d'environ trois mille hommes, avec les grands habits blancs, les buffleteries, les guêtres de toile, les shakos évasés, les moustaches rousses ; les jeunes officiers à casquette plate, dans l'intervallo des compagnies, se dandinant à cheval l'épée au poing, et se retournant pour crier d'une voix grêle : "*Forvertz ! Forvertz !*"

Tout cela hérissé de baïonnettes scintillantes, et montant au pas de charge vers les abatis.

Le vieux Materne, son grand nez d'épervier relevé au-dessus d'une brindille de genévrier et le sourcil haut, observait aussi l'arrivée des Allemands. Et comme il avait la vue très-nette, il distinguait même les figures de cette foule, et choisissait l'homme qu'il voulait abattre.

Au milieu de la colonne, sur un grand cheval bai, s'avancait tout droit un vieil officier à perruque blanche, le chapeau à cornes galonné d'or, la taille enveloppée d'une écharpe jaune, et la poitrine décorée de rubans. Lorsque ce personnage relevait la tête, la corne de son chapeau, surmonté d'une touffe de plumes noires, formait visière. Il avait de grandes rides le long des joues, et ne semblait pas tendre.

— Voilà mon homme ! se dit le vieux chasseur en épaulant lentement.

Il ajusta, fit feu, et quand il regarda, le vieil officier avait disparu.

Aussitôt la côte se mit à petiller de coups de fusil tout le long des retranchements ; mais les Allemands, sans répondre, continuèrent d'avancer vers les abatis, le fusil sur l'épaule, et les rangs bien alignés comme à la parade.

Pour dire la vérité, plus d'un brave montagnard, père de famille, voyant monter cette forêt de baïonnettes, malgré la fusillade, pensa qu'il aurait peut-être mieux fait de rester au village, que de se fourrer dans une pareille affaire. Mais comme dit le proverbe : " Le vin était tiré ; il fallait le boire ! "

Riffi, le petit tailleur, se rappela les paroles judicieuses de sa femme Sapience : " Riffi, vous vous ferez estropier, et ce sera bien ! "

Il promit un *ex-voto* superbe à la chapelle de Saint-Léon, s'il revenait de la guerre ; et en même temps, il résolut de faire bon usage de son grand fusil de munition.

A deux cents pas des abatis, les Allemands firent halte et commencèrent un feu roulant tel qu'on n'en avait jamais entendu dans la montagne : c'était un véritable bourdonnement de coups de fusil ; les balles, par centaines, hachaient les branches, faisaient sauter des morceaux de glace, s'écrasaient sur les rochers, à droite, à gauche, en avant, par derrière. Elles ricochaient avec des sifflements bizarres, et passaient parfois comme des volées de pigeons.

Cela n'empêchait pas les montagnards de continuer leur feu mais on ne l'entendait plus. Toute la côte s'enveloppait d'une fumée bleâtre qui empêchait d'ajuster.

Au bout d'environ dix minutes, il y eut un roulement de tambour, et toute cette masse d'hommes se prit à courir sur les abatis, leurs officiers comme les autres, criant "*Forvertz !*"

La terre en tremblait.

Materne, se dressant de toute sa hauteur, à côté de la tranchée, les joues frémissantes, la voix terrible, s'écria :

— Debout !... Debout !...

Il était temps, car bon nombre de ces Allemands, presque tous des étudiants en philosophie, en droit, en médecine, bala-

frés dans les brasseries de Munich, d'Iéna et d'ailleurs, et qui se battaient contre nous, parce qu'on avait promis de leur accorder des libertés après la chute de Napoléon, tous ces gnilards intrépides grimpaient des pieds et des mains le long des glaces, et voulaient sauter dans les retranchements.

Mais à mesure qu'ils grimpaient, on les assommait à coups de crosse, et ils retombaient dans leurs rings comme la grêle.

C'est en ce moment qu'on vit la belle conduite du vieux bûcheron Rochart. A lui seul, il renversa plus de dix de ces enfants de la vieille Germanie. Il les saisissait sous les bras et les lançait sur la route. Le vieux Materne avait sa baïonnette toute gluante de sang. Et le petit Riffi ne cessait pas de charger son grand fusil, et de tirer dans le tas avec enthousiasme ; et Joseph Larnette, qui reçut malheureusement un coup de fusil dans l'œil ; Hans Baumgarten qui eut l'épaule fracassée ; Daniel Spitz qui perdit deux doigts d'un coup de sabre, et une foule d'autres, dont les noms devront être honorés et vénérés de siècle en siècle, ne cessèrent pas une seconde, de charger et de décharger leurs fusils.

Au-dessous de la rampe, on entendait des cris affreux, et quand on regardait par-dessus, on voyait des baïonnettes hérissées, des hommes à cheval.

Cela dura un bon quart d'heure. On ne savait ce que les Allemands voulaient faire, puisqu'il n'y avait pas de passage. Mais, tout à coup, ils se décidèrent à s'en aller. Presque tous les étudiants avaient succombé, et les autres, vieux routiers habitués aux retraites honorables, ne s'acharnaient pas avec le même enthousiasme.

Ils commencèrent par battre lentement en retraite, puis plus vite. Les officiers, derrière eux, les frappaient du plat de leur épée, les coups du fusil les suivaient, et finalement, ils se sauvèrent avec autant de précipitation, qu'ils avaient mis d'ordre à venir.

Materne, debout sur le talus avec cinquante autres, brandissait sa carabine en riant de bon cœur.

Au bas de la rampe se traînaient à terre des masses de blessés. La neige trépigée était rouge de sang. Au milieu des morts entassés, on voyait deux jeunes officiers encore vivants engagés sous les cadavres de leurs chevaux.

C'était horrible ! Mais les hommes sont vraiment féroces : il n'y en avait pas un parmi les montagnards qui plaignait ces malheureux ; au contraire, plus ils en voyaient, plus ils étaient réjouis.

Le petit Riffi, en ce moment, transporté d'un noble enthousiasme, se laissa glisser le long du talus. Il venait d'apercevoir, un peu à gauche, au-dessous des abatis, un superbe cheval, celui du colonel tué par Materne, et qui s'était retiré dans cet angle sain et sauf.

" Tu seras à moi, se disait-il ; c'est Sapience qui va être étonnée ! "

Tous les autres l'enviaient. Il saisit le cheval par la bride et monta dessus. Mais qu'on juge de la stupéfaction générale, et surtout de celle de Riffi, lorsque ce noble animal prit sa course ventre à terre du côté des Allemands.

Le petit tailleur levait les mains au ciel, implorant Dieu et les saints.

Materne eut envie de tirer, mais il ne l'osa pas, le cheval allait trop vite.

À peine au milieu des baïonnettes ennemies Riffi disparut.

Tout le monde crut qu'il avait été massacré : seulement, une heure plus tard, on le vit passer dans la grande rue de Grandfontaine, les mains liées sur le dos, et le caporal *schlagus* derrière lui, la baguette en l'air.

Pauvre Riffi ! seul, il ne jouit pas du triomphe et ses camarades finirent même par rire de son triste sort, comme s'il se fût agi d'un *kaiserlick*.

Tel est le caractère des hommes ; pourvu qu'ils soient contents, la misère des autres les touche peu.

## VII

Les montagnards ne se connaissaient plus d'enthousiasme ; ils levaient les mains, se glorifiant les uns les autres, et se regardant comme les héros des héros.

Catherine, Louise, le docteur Lorquin, tout le monde était sorti de la ferme, criant, se félicitant, regardant les traces des balles, les talus noircis par la poudre ; puis, Joseph Larnette, la tête fracassée, étendu dans son trou ; Baumgarten, le bras pendant, qui se rendait à l'ambulance tout pâle, et Daniel Spitz qui, malgré son coup de sabre, voulait rester et se battre ; mais le docteur n'entendit pas de cette oreille, et le força d'entrer à la ferme.

Louise, arrivée avec la petite charette, versait de l'eau-de-vie aux combattants, et Catherine Lefèvre, debout au bord de la rampe, regardait les morts et les blessés épars sur la route, au bout de longues traînées de sang. Il y avait là de pauvres jeunes gens et des vieux, la figure blanche comme de la cire, les yeux tout grands ouverts, les bras étendus. Quelques-uns cherchaient à se relever et retombaient aussitôt ; d'autres regardaient en l'air, comme s'ils avaient encore peur de recevoir des coups de fusil. Ils se traînaient le long du talus pour se mettre à l'abri des balles.

Plusieurs semblaient résignés et cherchaient une place pour mourir, ou bien ils regardaient au loin leur régiment qui s'en allait à Framont ; ce régiment, avec lequel ils avaient quitté leur village, avec lequel ils venaient de faire une longue campagne, et qui les abandonnait ! " Il reverra la vieille Allemagne ! pensaient-ils. Et quand on demandera au capitaine, au sergent :

" Avez-vous connu un tel : Hans, Kasper, Nickel de la 1<sup>re</sup> ou de la 2<sup>e</sup> compagnie ? " ils répondront :

" Attendez...c'est bien possible...n'avait-il pas une balafre à l'oreille ou sur la joue ? les cheveux blonds ou bruns, cinq pieds six pouces ? Oui, je l'ai connu. Il est resté en France, du côté d'un petit village dont je ne me rappelle plus le nom. Des montagnards l'ont massacré le même jour que le gros major Yéri-Peter ; c'était un brave garçon. " Et puis bonsoir ! "

Peut-être, dans le nombre, s'en trouvait-il qui songaient à leur mère...à une jolie fille de là-bas, Gretchen ou Lotchen, qui leur avait donné un ruban en pleurant à chaudes larmes au moment du départ : " J'attendrai ton retour, Kasper ; je ne me marierai qu'avec toi ! " Oui, oui, tu attendras longtemps !

Ce n'était pas gai.

La mère Lefèvre, voyant cela, songeait à Gaspard. Hullin, qui venait d'arriver avec Lagarmitte, criait d'un ton joyeux :

" Eh bien, mes garçons, vous avez vu le feu, mille tonnerres ! ça marche !—Les Allemands ne se vanteront pas de cette journée. "

Puis il embrassait Louise, et courait à la mère Lefèvre :

" Etes-vous contente, Catherine ? voi à nos affaires en bon état ! Mais, qu'avez-vous donc ? vous ne riez pas. "

—Oui, Jean-Claude, tout va bien... je suis contente ; mais regardez un peu sur la route... quel massacre !

—C'est la guerre ! répondit gravement Hullin.

—Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'aller prendre ce petit là-bas... qui nous regarde avec ses grands yeux bleus ? il me fait de la peine... ou ce grand brun qui se bande la jambe avec son mouchoir ?

—Impossible, Catherine, j'en suis fâché ; il faudrait tailler un escalier dans la glace pour descendre, et les Allemands, qui vont revenir dans une ou deux heures, nous suivraient par là. Allons-nous-en. Il faut annoncer la victoire à tous les villages : à Labarbe, à Jérôme, à Piorette. Hé ! Simon, Niklo, Marchal, arrivez ici ! vous allez partir tout de suite porter la grande nouvelle aux camarades. Materne ouvre l'œil ; au moindre mouvement, fais-moi prévenir. "

Ils s'approchèrent de la ferme, et Jean-Claude vit, en passant, la réserve, et Marc Divès à cheval au milieu de ses hommes. Le contrebandier se plaignait amèrement de rester

les bras croisés. Il se regardait comme déshonoré de n'avoir rien à faire.

— Bah ! lui dit Hullin, tant mieux ! D'ailleurs tu surveilles notre droite. Regarde ce plateau là-bas. Si l'on nous attaque de ce côté, tu marcheras ! ”

Divès ne dit rien ; il avait une figure à la fois triste et indignée, et ses grands contrebandiers, enveloppés de leurs manteaux, leurs longues brettes pendant au-dessous, ne semblaient pas non plus de bonne humeur : on aurait dit qu'ils méditaient une vengeance.

Hullin, ne pouvant les consoler, entra dans la métairie. Le docteur Lorquin était en train d'extraire la balle de la blessure de Baumgarten, qui jetait des cris terribles.

Pelsly, sur le seuil de sa maison, tremblait de tous ses membres. Jean-Claude lui demanda du papier et de l'encre, pour expédier ses ordres dans la montagne ; c'est à peine si le pauvre anabaptiste put les lui donner, tant il était troublé. Cependant, il y parvint, et les piétons partirent tout fiers d'être chargés d'annoncer la première bataille et la victoire.

Quelques montagnards, entrés dans la grande salle, se réchauffaient au fourneau et causaient avec animation. Daniel Spitz avait déjà subi l'amputation de ses deux doigts, et se tenait assis derrière le poêle, la main enveloppée de linge.

Ceux qui avaient été postés derrière les abatis avant le jour, n'ayant pas déjeuné, cassaient alors une croûte et vidaient un verre de vin, tout en criant, gesticulant, et se glorifiant la bouche pleine. Puis on sortait, on allait jeter un coup d'œil dans la tranchée, on revenait se chauffer, et tout le monde, en parlant de Riffi, de ses lamentations à cheval, et de ses cris plaintifs, riait à se tordre les côtes.

Il était onze heures. Ces allées et ces venues durèrent jusqu'à midi, moment où Marc Divès entra tout à coup dans la salle, en criant :

— Hullin ! où est Hullin ?

— Me voilà !

— Eh bien, arrive ! ”

L'accent du contrebandier avait quelque chose de bizarre ; tout à l'heure, furieux de n'avoir pas pris part au combat, il semblait triomphant. Jean-Claude le suivit fort inquiet, et la grande salle fut évacuée sur-le-champ, tout le monde étant convaincu, d'après l'animation de Marc, qu'il s'agissait d'une affaire grave.

A droite du Donon s'étend le ravin des Minières, où bouillonne un torrent à la fonte des neiges ; il descend de la cime de la montagne jusqu'au fond de la vallée.

Juste en face du plateau défendu par les partisans, et de l'autre côté de ce ravin, à cinq ou six cents mètres, s'avance une sorte de terrasse découverte à pente escarpée, que Hullin n'avait pas jugé nécessaire d'occuper provisoirement, ne voulant pas diviser ses forces, et voyant, du reste, qu'il lui serait facile de tourner cette position par les sapinières et de s'y établir, si l'ennemi faisait mine de vouloir s'en emparer.

Maintenant, qu'on se figure la consternation du brave homme, lorsqu'arrivé sur le seuil de la métairie, il vit deux compagnies d'Allemands grimper à cette côte, au milieu des jarlins de Grandfontaine, avec deux pièces de campagne, enlevées par de forts attelages, et comme suspendues au précipice. Tout le monde poussait aux roues, et dans quelques instants les canons allaient atteindre le plateau. Ce fut un coup de foudre pour Jean-Claude ; il pâlit, puis il entra dans une fureur épouvantable contre Divès.

— Ne pouvais-tu m'avertir plus tôt ? hurla-t-il. Est-ce que je ne t'avais pas recommandé de surveiller le ravin ? Nous sommes tournés ! Ils vont nous prendre en écharpe, couper la route plus loin ! tout est au diable ! ”

Les assistants et le vieux Materne lui-même, qui venait d'accourir en toute hâte, frémirent du coup d'œil qu'il lança au contrebandier.

Celui-ci, malgré son audace ordinaire, resta tout interdit, ne sachant que répondre.

— Allons, allons, Jean-Claude, dit-il enfin, calme-toi ; ce n'est

pas aussi grave que tu le dis. Nous n'avons pas encore donné, nous autres. Et puis, il nous manque des canons, ça fera juste notre affaire.

— Oui, notre affaire, grand imbécile ! L'amour-propre t'a fait attendre jusqu'à la dernière minute, n'est-ce pas ? Tu voulais te battre, pouvoir te vanter, te glorifier. Et, pour cela, tu risques notre peau à tous ! Tiens, regarde, voilà déjà les autres qui se préparent à Framont. ”

En effet, une nouvelle colonne, beaucoup plus forte que la première, sortait alors de Framont au pas de charge et montait vers les abatis. Divès ne disait mot. Hullin, dominant sa colère, se calma subitement en face du danger.

— Allez reprendre vos postes, dit-il aux assistants d'une voix brève ; que tout le monde soit prêt pour l'attaque qui s'avance. Materne, attention !

Le vieux chasseur inclina la tête.

Cependant, Marc Divès avait repris son aplomb.

— Au lieu de crier comme une femme, dit-il, tu ferais mieux de me donner l'ordre d'attaquer là-bas, en tournant le ravin par les sapinières.

— Il le faut bien, mille tonnerres ! ” répliqua Jean-Claude.

Et d'un ton plus calme :

— Ecoute, Marc, je t'en veux à mort ! Nous étions vainqueurs, et, par ta faute, tout est remis en question. Si tu manques ton coup, nous nous couperons la gorge ensemble !

— Bon, bon, l'affaire est dans le sac, j'en réponds ! ”

Puis, sautant à cheval, et rejetant le pan de son manteau sur l'épaule, il tira sa grande latte d'un air superbe. Ses hommes en firent autant.

Alors Divès, se tournant vers la réserve, composée de cinquante montagnards, leur montra le plateau de la pointe de son sabre, et dit :

— Vous voyez cela, garçons ; il nous faut cette position. Ceux de Dagsburg ne diront pas qu'ils ont plus de cœur que ceux de la Sarre. En avant ! ”

Et la troupe, pleine d'ardeur, se mit en marche, côtoyant le ravin. Hullin, tout pâle, cria :

— A la baïonnette ! ”

Le grand contrebandier, sur son immense roussin à la croupe musculeuse et luisante, se retourna, riant du coin de sa moustache ; il balançait sa latte d'un air expressif, et toute la troupe s'enfonça dans la sapinière.

Au même instant les Allemands, avec leurs pièces de huit, atteignaient le plateau et se mettaient en batterie, tandis que la colonne de Framont escaladait la côte. Tout se trouvait donc dans le même état qu'avant la bataille ; avec cette différence que les boulets ennemis allaient être de la partie, et prendre les montagnards à revers.

On voyait distinctement les deux pièces, les crampons, les leviers, les écouvillons, les artilleurs et l'officier, un grand maigre, large des épaules, les longues moustaches blondes flottantes. Les couches d'azur de la vallée rapprochant les distances, on aurait cru pouvoir y porter la main ; mais Hullin et Materne ne s'y trompaient pas : il y avait bien six cents mètres ; aucun fusil ne portait jusque-là.

Néanmoins le vieux chasseur, avant de retourner aux abatis, voulut en avoir la conscience nette. Il s'avança donc aussi près que possible du ravin, suivi de son fils Kasper et de quelques montagnards, et, s'appuyant contre un arbre, il ajusta lentement le grand officier aux moustaches blondes.

Tous les assistants retenaient leur haleine, dans la crainte de troubler cette expérience.

Le coup partit, et lorsque Materne posa sa crosse à terre pour voir, rien n'avait bougé.

— C'est étonnant comme l'âge trouble la vue, dit-il.

— Vous, la vue trouble ! s'écria Kasper ; il n'y en a pas un, des Vosges à la Suisse, qui puisse se vanter de placer une balle à deux cents mètres aussi bien que vous ! ”

Le vieux forestier le savait bien, mais il ne voulait pas désourager les autres.

— C'est bon, reprit-il, nous n'avons pas le temps de disputer.

Voici les ennemis qui montent ; que chacun fasse son devoir."

Mulgré ces paroles, simples et calmes en apparence, Materne éprouvait un grand trouble intérieur. En entrant dans la tranchée, de vagues rumeurs frappèrent son oreille ; le frémissement des armes, le bruit régulier d'une foule de pas ; il regarda par-dessus la rampe et vit les Allemands qui arrivaient cette fois avec de longues échelles garnies de crampons.

Ce fut pour le brave homme un coup d'œil désagréable ; il fit signe à son garçon d'approcher, et lui dit tout bas :

"Kasper, ça va mal, ça va très-mal ; les gueux arrivent avec des échelles ; donne-moi la main. Je voudrais bien t'avoir près de moi, et Frantz aussi ! mais nous allons défendre notre peau solidement."

En ce moment, un choc terrible ébranla tous les abatis jusqu'à la base ; on entendit une voix rauque crier : Ah ! mon Dieu !

Puis un bruit sourd à cent pas ; un sapin se pencha lentement et tomba dans l'abîme. C'était le premier coup de canon : il avait coupé les jambes du vieux Rochart. Ce coup fut suivi presque au même instant d'un autre, qui couvrit tous les montagnards de glace broyée, avec un ronflement terrible. Le vieux Materne lui-même s'était courbé sous ce ronflement, mais aussitôt se relevant, il s'écria :

"Vengeons-nous, mes enfants ! Les voici... Vaincre ou mourir !"

Heureusement l'épouvante des montagnards ne dura qu'une seconde ; tous comprirent qu'à la moindre hésitation ils étaient perdus. Deux échelles se dressaient déjà dans les airs malgré la fusillade, et s'abattaient avec leurs crampons sur la rampe. Cette vue fit bondir tous les partisans de la tranchée, et le combat recommença plus terrible, plus désespéré que la première fois.

Hullin avait remarqué les échelles avant Materne, et son indignation contre Divès s'était encore accru ; mais, comme en pareil cas l'indignation n'est bonne à rien, il avait envoyé Lagarmitte dire à Frantz Materne, qui se trouvait posté de l'autre côté du Donon, d'arriver en toute hâte avec la moitié de ses hommes. On peut s'imaginer si le brave garçon, prévenu du danger que courait son père, perdit une seconde. Déjà l'on voyait les larges feutres noirs grimper la côte à travers les neiges, la carabine en bandoulière. Ils accouraient aussi vite qu'ils pouvaient, et pourtant Jean-Claude, descendant à leur rencontre, la sueur au front, l'œil hagard, leur criait d'une voix vibrante :

"Allons donc... plus vite !... de ce train-là vous n'arriverez jamais !

Il frémissait de rage, attribuant tout le malheur au contrebandier.

Cependant Marc Divès, au bout d'une demi-heure environ, avait fait le tour du ravin, et, du haut de son grand roussin, il commençait à découvrir les deux compagnies d'Allemands, l'arme au pied, à cent pas derrière les pièces qui faisaient feu sur les retranchements. Alors, s'approchant des montagnards, il leur dit en étouffant sa voix, tandis que les détonations se répercutaient coup sur coup dans la gorge, et qu'au loin s'entendaient les clameurs de l'assaut :

"Camarades, vous allez tomber sur l'infanterie à la baïonnette ; moi et mes hommes nous nous chargeons du reste. — Est-ce entendu ?

—Oui, c'est entendu.

—Eh bien donc, en route !"

Tout la troupe en bon ordre s'avança vers la lisière du bois, le grand Piercy de Soldatenthal en tête. Presque au même instant, il y eut le "verda !" d'une sentinelle ; puis deux coups de fusil, puis un grand cri : "Vive la France !" et le bruit sourd d'une foule de pas qui s'élancent ensemble : les braves montagnards fondaient sur l'ennemi comme une bande de loups !

Divès, debout sur ses étrières, son grand nez en l'air et les moustaches hérissées, les regardait en riant :

"Ça va bien," disait-il.

La mêlée était épouvantable, la terre en tremblait. Les Allemands, pas plus que les partisans, ne faisaient feu ; tout se passait en silence ! le froissement des baïonnettes et le bruit des crosses, traversés de loin en loin par un coup de fusil, des cris de rage, des trépignements, du tumulte : on n'entendait pas autre chose.

Les contrebandiers, le cou tendu, le sabre au poing, flairaient le carnage, attendant le signal de leur chef avec impatience.

"Maintenant, c'est notre tour, dit enfin Marc. A nous les pièces !"

Et de l'épaisseur du fourré, leurs grands manteaux flottant comme des ailes, les reins penchés et la brette en avant, ils partirent.

"Ne sabbrez pas, pointez," dit on encore Marc.

Ce fut tout.

Les douze vantours on une seconde furent sur les pièces. Il y avait parmi eux quatre vieux dragons d'Espagne et deux anciens cuirassiers de la garde, que le goût du péril attachait à Marc. Je vous laisse à penser ce qu'ils firent. Les coups de levier, d'écouvillon et de sabre, seules armes que les artilleurs eussent sous la main, pleuvaient autour d'eux comme la grêle. Tout était paré d'avance, et chaque riposte mettait un homme à terre.

Marc Divès reçut à bout portant deux coups de pistolet, dont l'un lui noircit la joue gauche et l'autre enleva son feutre. Lui, courbé sur sa selle, son long bras en avant, il clouait en même temps le grand officier à moustaches blanches sur une de ses pièces ; puis se relevant lentement, et regardant autour de lui, les sourcils froncés.

"Les voilà tous nettoyés, dit-il d'un ton sentencieux ; les canons sont à nous !"

Pour concevoir l'ensemble de cette scène terrible il faut se figurer la mêlée sur le plateau des Minières ; les hurlements, les hennissements des chevaux, les cris de rage, la fuite des uns, jetant leurs armes pour courir plus vite, l'acharnement des autres ; — au delà du ravin, les échelles, couvertes d'uniformes blancs, hérissées de baïonnettes ; — les montagnards sur la rampe, se défendant avec désespoir ; — les flancs de la côte, la route et surtout le bas des abatis encombrés de morts et de blessés ; — la masse des ennemis, le fusil sur l'épaule, les officiers au milieu d'eux, se pressant de suivre le mouvement ; — enfin Materne, debout sur la crête du talus, la crosse en l'air, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles, appelant à grands cris son fils Frantz, qui accourait avec sa troupe, maître Jean-Claude en tête, au secours de la défense. — Il faut entendre la fusillade : ces décharges, tantôt par pelotons, tantôt successives ; et surtout les cris lointains, vagues, immenses, traversés de plaintes aiguës expirant dans les échos de la montagne. Tout cela concentré dans un seul instant, et sous un coup d'œil : voilà ce qu'il faut se représenter !

Mais Divès n'était pas contemplatif, il ne perdit pas de temps à faire des réflexions poétiques sur le tumulte et l'acharnement de la bataille. D'un regard il eut jugé la situation, et, sautant de son cheval, il s'allongea sur la première pièce encore chargée, saisit les leviers de l'affût pour en changer la direction, pointa au pied des échelles, et, ramassant une mèche qui fumait à terre, il fit feu.

Alors, au loin, s'élevèrent des clameurs étranges, et le contrebandier, regardant à travers la fumée, vit une trouée sanglante dans les rangs de l'ennemi. Il agita les deux mains en signe de triomphe, et les montagnards, debout sur les abatis, lui répondirent par un hurra général.

"Allons, pied à terre, dit-il à ses hommes, il ne faut pas s'endormir. Une gargousse par ici, un boulet, du gazon. C'est nous qui allons brayer la route. — Gare !"

Les contrebandiers se mirent en position, et le feu continua sur les habits blancs avec enthousiasme. Les boulets bondissaient dans leurs rangs en enfilade. A la dixième décharge, ce fut un sauve-qui-peut général.

"Feu ! feu !" criait Marc.

Et les partisans, enfin appuyés par la troupe de Frantz, et dirigés par Hullin, reprénaient les positions qu'ils avaient un instant perdues.

Tout le long de la côte ce ne furent bientôt que fuyards, morts et blessés. Il était alors quatre heures du soir ; la nuit venait. Le dernier boulet tomba dans la rue de Grandfontaine, et, rebondissant sur l'angle du guévoir, il alla renverser la cheminée du *Banif-Rouge*.

Environ six cents hommes périrent en ce jour. Il y eut des montagnards, ils y eut des *kaiserlicks* en bien plus grand nombre. Mais sans la canonnade de Divès, tout était perdu, car les partisans n'était pas un contre dix, et l'ennemi commençait à se rendre maître de la tranchée.

## VIII

Les Allemands, entassés dans Grandfontaine, s'enfuyaient par bandes du côté de Framont, à pied, à cheval, allongeant le pas, traînant leurs caissons, jetant leurs sacs au revers de la route, et regardant derrière eux, comme s'ils eussent craint de voir les partisans à leurs trousses.

Dans Grandfontaine, ils brisaient tout par esprit de vengeance, ils défonçaient les fenêtres et les portes, brutalisaient les gens, demandaient à manger, à boire tout de suite, et poursuivaient les filles jusqu'au grenier. Leurs cris, leurs imprécations, les commandements des chefs, les plaintes des bourgeois, le roulement sourd, continu des pas sur le pont de Framont, le hennissement grêle des chevaux blessés, tout cela montait en rumeurs confuses jusqu'aux abatis.

Sur la côte, on ne voyait que des armes, des shakos, des morts, enfin tous les signes d'une grande déroute. En face apparaissaient les canons de Marc Divès, braqués sur la vallée et prêts à faire feu en cas d'une nouvelle attaque.

Tout était donc fini, bien fini. Et pourtant pas un cri de triomphe ne s'élevait des retranchements : les pertes des montagnards avaient été trop cruelles dans ce dernier assaut. Le silence, succédant au tumulte, avait quelque chose de solennel, et tous ces hommes, échappés du carnage, se regardaient l'un l'autre d'un air grave, comme étonnés de se voir. Quelques-uns appelaient un ami, d'autres un frère qui ne répondaient pas. Alors ils se mettaient à leur recherche dans la tranchée, le long des abatis, ou sur la rampe, criant : " Hé ! Jacob, Philippe, est-ce toi ! "

Et puis la nuit venait ; ses teintes grises s'étendaient sur les retranchements et sur l'abîme, ajoutant le mystère à ce que ces scènes avaient d'effrayant. Les gens allaient et venaient à travers les débris sans se reconnaître.

Materne, après avoir essuyé sa baïonnette, appela ses garçons d'un accent rauque :

" Hé ! Kasper ! Frantz ! "

Et les voyant approcher dans l'ombre, il se prit à leur demander :

" Est-ce vous ? "

— Oui, c'est nous.

— Vous n'avez rien ?

— Non. "

La voix du vieux chasseur, de sourde qu'elle était, devint tremblante :

" Nous voilà donc encore tous les trois réunis ! " fit-il d'un ton bas.

Et lui, qu'on ne pouvait pas accuser d'être tendre, il embrassa fortement ses fils, ce qui les surpris. Ils entendirent quelque chose bouillonner dans sa poitrine, comme des sanglots intérieurs ; tous deux en furent émus, et ils se disaient : " Comme ils nous aiment ! Nous n'aurions jamais cru cela ! "

Eux-mêmes ils se sentirent remués jusqu'aux entrailles.

Mais bientôt, le vieux revenant à lui, s'écria :

" C'est égal, voilà une rude journée, mes garçons. Allons boire un coup ; j'ai soif. "

Alors, lançant un dernier regard sur le talus sombre, et voyant de trente en trente pas les sentinelles que Hullin venait

de poser en passant, ils se dirigèrent ensemble du côté de la vieille métairie.

Ils traversaient la tranchée encombrée de morts, levant les pieds lorsqu'ils sentaient quelque chose de mou, quand une voix étouffée leur dit :

" C'est toi, Materne ? "

— Ah ! mon pauvre vieux Rochart, pardon, répondit le vieux chasseur en se courbant, je t'ai touché ! Comment, tu es encore là ?

— Oui... Je ne peux pas m'en aller... puisque je n'ai plus de jambes. "

Tous trois restèrent silencieux, et le vieux bûcheron reprit : " Tu diras à ma femme qu'il y a derrière l'armoire, dans un bas, cinq écus de six livres. J'avais ménagé cela... si nous tombions malade l'un ou l'autre... Moi, je n'en ai plus besoin... "

— C'est-à-dire, c'est-à-dire... on en réchappe tout de même... mon pauvre vieux ! Nous allons t'emporter.

— Non, ça n'en vaut pas la peine, je n'en ai plus pour une heure ; on me ferait traîner. "

Materne, sans répondre, fit signe à Kasper de mettre sa carabine en brancart avec la sienne, et à Frantz, de placer le vieux bûcheron dessus, malgré ses plaintes, ce qui fut fait aussitôt. C'est ainsi qu'ils arrivèrent ensemble à la ferme.

Tous les blessés, qui pendant le combat avaient eu la force de se traîner à l'ambulance, s'y étaient rendus. Le docteur Lorquin et son confrère Despois, arrivé pendant la journée, avaient eu de l'ouvrage par-dessus la tête, et tout n'était pas encore fini de ce côté, tant s'en faut.

Comme Materne, ses garçons et Rochart traversaient l'allée sombre sous la lanterne, ils entendirent à gauche un cri qui leur donna froid dans les os, et le vieux bûcheron, à moitié mort, s'écria :

" Pourquoi m'amenez-vous là ? Je ne veux pas, moi... Je ne me laisserai rien faire ! "

— Ouvre la porte, Frantz, dit Materne, la face couverte d'une sueur froide, ouvre, dépêche-toi ! "

Et Frantz ayant poussé la porte, ils virent sur une grande table de cuisine, au milieu de la salle basse, aux larges poutres bruyantes, entre six chandelles, le fils de Colard étendu tout de son long, un homme à chaque bras, un baquet dessous. Le docteur Lorquin, les manches de chemise retroussées jusqu'aux coudes, une scie courte et large de trois doigts au poing, était en train de couper une jambe au pauvre diable, tandis que Despois tenait une grosse éponge. Le sang clapotait dans le baquet, Colard était plus pâle que la mort. Catherine Lefèvre, debout à côté, un rouleau de charpie sur les bras, semblait ferme ; mais deux grosses rides sillonnaient ses joues le long de son nez crochu, tant elle serrait les dents. Elle regardait à terre sans rien voir.

" C'est fini ! " dit le docteur en se retournant.

Et jetant un coup d'œil sur les nouveaux venus :

" Hé ! c'est vous, père Rochart ? fit-il.

— Oui, c'est moi ; mais je ne veux pas qu'on me touche. J'aime mieux finir comme ça ! "

Le docteur levant une chandelle, regarda et fit une grimace. " Il est temps, mon pauvre vieux ; vous avez perdu beaucoup de sang, et si nous attendons encore, il sera trop tard.

— Tant mieux ! j'ai assez souffert dans ma vie.

— Comme vous voudrez. Passons à un autre ! "

Il regardait une longue file de paillasse au fond de la salle ; les deux dernières étaient vides, quoique inondées de sang. Materne et Kasper posèrent le vieux bûcheron sur la dernière, tandis que Despois s'approchait d'un autre blessé, lui disant :

" Nicolas, c'est ton tour ! "

Alors on vit le grand Nicolas Cerf se lever la face pâle et les yeux luisants de frayeur.

" Qu'on lui donne une verre d'eau-de-vie, dit le docteur.

— Non j'aime mieux fumer ma pipe.

— Où est-elle, ta pipe ?

— Dans mon gilet.

— Bon, la voilà. Et le tabac ?

—Dans la poche de mon pantalon.

—C'est cela. Bourrez sa pipe, Despois. Il a du courage cet homme ; c'est bien ! ça fait plaisir de voir des gens de cœur. Nous allons t'enlever ton bras en deux temps et trois mouvements.

—Est-ce qu'il n'y a pas moyen de le conserver, monsieur Lorquin, pour élever mes pauvres enfants ? c'est leur seule ressource.

—Non, l'os est broyé, ça ne tient plus. Allumez la pipe, Despois. Tiens, Nicolas, fume, fume."

Le malheureux se prit à fumer sans en avoir grande envie. "Nous y sommes ? demanda le docteur.

—Oui, répondit Nicolas d'une voix étranglée.

—Bon.—Despois, attention ! épongez."

Alors, avec un grand couteau, il fit un tour rapide dans les chairs, Nicolas grinça des dents. Le sang jaillit. Despois liait quelque chose. La scie grinça deux secondes, et le bras tomba lourdement sur le plancher.

"Voilà ce que j'appelle une opération bien enlevée," dit Lorquin.

Nicolas ne fumait plus ; la pipe était tombée de ses lèvres. David Schlosser de Walsch, qui l'avait tenu, le lâcha. On entourait le moignon de linge, et, tout seul, Nicolas alla se recoucher sur la paille.

"Encore un d'expédié ! Epongez bien la table, Despois, et passons à un autre," fit le docteur en se lavant les mains dans une grande écuelle.

Chaque fois qu'il disait : "Passons à un autre !" tous les blessés se remuaient de frayeur, à cause des cris qu'ils avaient entendus, et des couteaux qu'ils voyaient reluire ; mais que faire ? Toutes les chambres de la ferme, la grange, les deux pièces d'en haut, tout était encombré. Il ne restait de libre que la grande salle pour les gens de la métairie. Il fallait donc bien opérer sous les yeux de ceux qui, un peu plus tôt, un peu plus tard, devaient avoir leur tour.

Tout ceci s'était passé en quelques instants. Materne et ses fils avaient regardé comme on regarde les choses horribles, pour savoir ce que c'est ; puis ils avaient vu dans un coin, à gauche, sous la vieille horloge de faïence, un tas de bras et de jambes. On avait déjà jeté dessus le bras de Nicolas, et l'on était en train d'extraire une balle de l'épaule d'un montagnard du Harberg aux favoris roux. On lui faisait de larges entailles en croix dans le dos, sa chair frémissait, et de ses reins poilus le sang coulait jusque dans ses bottes.

Chose bizarre, le chien *Pluton*, derrière le docteur, regardait cela d'un air attentif, comme s'il eût compris, et, de temps en temps, il détirait ses jambes et fléchissait son dos en baillant jusqu'aux oreilles.

Materne ne put en voir davantage.

"Allous-nous-en," dit-il.

A peine entrés dans l'allée sombre, ils entendirent le docteur s'écrier : "Je tiens la balle !"

Ce qui dut faire un grand plaisir à l'homme du Harberg.

Une fois dehors, Materne respirant l'air froid à pleine poitrine, s'écria :

"Et quand je pense qu'il aurait pu nous en arriver autant !"

—Oui, répondit Kasper, recevoir une balle dans la tête, ça n'est rien ; mais être découpé de cette manière, et aller ensuite mendier son pain le reste de ses jours...

—Bah ! je ferais comme le vieux Rochart, moi, s'écria Frantz, je me laisserais finir. Il a raison, le vieux ; quand on fait son devoir, est-ce qu'on a besoin d'avoir peur ? Le bon Dieu est toujours le bon Dieu !"

En ce moment un bourdonnement de voix s'éleva sur leur droite.

"C'est Marc Divès et Hullin, dit Kasper en prêtant l'oreille.

—Oui, ils viennent bien sûr de faire des abatis derrière la sapinière, pour garder les canons," ajouta Frantz.

Ils écoutèrent de nouveau ; les pas se rapprochaient.

"Te voilà bien embarrassé de ces trois prisonniers, disait

Hullin d'un ton brusque ; puisque tu retournes au Falkenstein cette nuit, pour chercher des munitions, qu'est-ce qui t'empêche de les emmener ?

—Mais où les mettre ?

—Parbleu dans la prison communale d'Abreschwiler ; nous ne pouvons les garder ici.

—Bon, bon, je comprends, Jean-Claude. Et s'ils veulent s'échapper pendant la route, je leur plante ma latte entre les deux épaules.

—Ça va sans dire !"

Ils arrivaient alors à la porte, et Hullin, apercevant Materne, ne put retenir un cri d'enthousiasme.

"Hé ! c'est toi, mon vieux, je te cherche depuis une heure. Où diable étais-tu ?

—Nous avons porté le pauvre Rochart à l'ambulance, Jean-Claude.

—Ah ! c'est triste, n'est-ce pas ?

—Oui, c'est triste !"

Il y eut un instant de silence ; puis la satisfaction du brave homme reprenant le dessus :

"Ça n'est pas gai, fit-il, mais que voulez-vous ? quand on fait la guerre ! Vous n'avez rien, vous autres ?

—Non, nous sommes tous les trois sains et saufs.

—Tant mieux, tant mieux. Ceux qui restent peuvent se vanter d'avoir de la chance.

—Oui, s'écria Marc Divès, en riant, j'ai vu le moment où Materne allait battre la chamade ; sans les coups de canon de la fin, ma foi, ça prenait une vilaine tournure."

Materne rougit, et lançant au contrebandier un regard oblique :

"C'est possible, fit-il d'un ton sec, mais sans les coups de canon du commencement, nous n'aurions pas eu besoin de ceux de la fin ; le vieux Rochart, et cinquante autres braves gens, auraient encore bras et jambes, ce qui ne gênerait pas notre victoire.

—Bah ! interrompit Hullin, qui voyait poindre la dispute entre deux gaillards peu conciliants de leur nature, laissons cela ; tout le monde a fait son devoir, voilà le principal."

Puis, s'adressant à Materne :

"Je viens d'envoyer un parlementaire à Framont, dit-il, pour avertir les Allemands de faire enlever leurs blessés. Dans une heure ils arriveront sans doute ; il faut prévenir nos avant-postes de les laisser approcher, mais sans armes et avec des flambeaux ; s'ils arrivaient autrement, qu'on les reçoive à coups de fusil.

—J'y vais tout de suite, répondit le vieux chasseur.

—Hé ! Materne, tu viendras ensuite souper à la ferme avec tes garçons.

—C'est entendu, Jean-Claude."

Il s'éloigna.

Hullin dit encore à Frantz et à Kasper de faire allumer de grands feux de bivouac pour la nuit ;—à Marc, de donner de l'avoine à ses chevaux, pour aller, sans retard, chercher des munitions,—et, les voyant s'éloigner, il entra dans la métairie.

## IX

Au bout de l'allée sombre était la cour de la ferme, où l'on descendait par cinq ou six marches usées. À gauche s'élevaient le grenier et le pressoir, à droite les écuries et le colombier, dont le pigeon se découpait en noir sur le ciel obscur et nuageux ; enfin, tout en face de la porte, se trouvait la buanderie.

Après quelques instants de cette contemplation silencieuse, il se dirigea lentement vers la buanderie, dont les trois fenêtres brillaient au milieu des ténèbres. La cuisine de la ferme ne pouvait suffire à préparer la nourriture de trois à quatre cents hommes, on l'avait transportée dans ce local.

Maître Jean-Claude entendait la voix fraîche de Louise donner des ordres d'un petit ton résolu qui l'étonnait :

"Allons, allons, Katel, dépêchons-nous, le moment du souper approche. Doivent-ils avoir faim nos gens ! Depuis six

heures du matin, n'avoir rien pris et toujours se battre ! Il ne faut pas les faire attendre. Hop ! hop ! Lesselé, voyons, remuez-vous, du sel, du poivre. Aurez-vous bientôt fini de plumer notre grand coq maigre ? De ce train, nous n'arriverons jamais !”

C'était charmant de la voir commander ainsi ; Hullin en avait les larmes aux yeux.

Les deux grandes filles de l'anabaptiste, l'une longue, sèche et maigre, ses larges pieds plats dans des souliers ronds, ses cheveux roux dans une petite coiffe de taffetas noir, sa robe de toile bleue descendant en longs plis jusqu'aux talons ; l'autre grasse, joflue, marchant comme une oie en levant les pieds l'un après l'autre lentement et se balançant sur les hanches ; ces deux braves filles formaient avec Louise le plus étrange contraste.

La grosse Katel allait et venait tout essouffée sans rien dire, et Lesselé, d'un air rêveur, faisait tout par compas et par mesure.

Enfin, le brave anabaptiste lui-même, assis au fond de la buanderie sur une chaise de bois, les jambes croisées, le nez en l'air, le bonnet de coton sur la nuque et les mains dans les poches de sa souquenille, regardait tout cela d'un air émerveillé, et, de temps en temps, disait d'une voix sentencieuse :

“ Lesselé, Katel, obéissez bien, mes enfants ; que ceci soit pour votre instruction, vous n'avez pas encore vu le monde, il faut marcher plus vite.

— Oui, oui, il faut se remuer, ajoutait Louise, Seigneur, que deviendrions-nous si l'on réfléchissait des mois et des semaines pour mettre un peu d'ail dans une sauce ! Vous, Lesselé, qui êtes la plus grande, décrochez-moi ce paquet d'oignons du plafond.”

Et la grande fille obéissait.

Hullin n'avait jamais eu de plus beau moment dans sa vie.

“ Comme elle fait marcher les autres, se disait-il ; hé ! hé ! hé ! c'est un petit hussard, une maîtresse femme ; je ne m'en doutais pas encore.”

Et seulement, au bout de cinq minutes, après avoir tout vu, il entra.

“ Hé ! bon courage, mes enfants !”

Louise tenait justement une cuiller à sauce ; elle abandonna tout, et courut se jeter dans ses bras en criant :

Papa Jean-Claude, papa Jean-Claude, c'est vous !... vous n'êtes pas blessé ?... vous n'avez rien ?”

Hullin, à cette voix du cœur, pâlit et ne put répondre. Ce n'est qu'après un long silence, et retenant toujours sa chère enfant pressée tendrement, qu'il dit enfin d'une voix frémissante :

“ Non, Louise, non, je me porte bien, je suis bien heureux !

— Asseyez-vous, Jean-Claude, dit l'anabaptiste qui le voyait trembler d'émotion ; tenez, voici ma chaise.”

Hullin s'assit, et Louise, s'asseyant sur ses genoux, les bras sur son épaule, se prit à pleurer.

“ Qu'as-tu donc, chère enfant ? disait le brave homme tout bas en l'embrassant. Voyons, calme-toi. Tout à l'heure encore, je te voyais si courageuse !

— Oh ! oui, je faisais la courageuse ; mais, voyez-vous, j'avais bien peur... Je pensais : Pourquoi ne vient-il pas ?”

Elle lui jeta ses bras autour du cou, puis une idée folle lui passant par la tête, elle prit le bonhomme par la main, en criant :

“ Allons, papa Jean-Claude, dansons, dansons.”

Et ils firent trois ou quatre tours.

Hullin, souriant malgré lui et se tournant vers l'anabaptiste toujours grave :

“ Nous sommes un peu fous, Pelsly, dit-il ; il ne faut pas que cela vous étonne.

— Non, maître Hullin, c'est tout simple. Le roi David lui-même, après sa grande victoire sur les Philistins, dansa devant l'arche.”

Jean-Claude, étonné de ressembler au roi David, ne répondit rien.

“ Et pour toi, Louise, reprit-il en s'arrêtant, tu n'as pas eu peur pendant la dernière bataille ?”

— Oh ! dans les premiers moments, tout ce bruit, ces coups de canon !... Mais ensuite, je n'ai plus pensé qu'à vous et à maman Lefèvre.”

Maître Jean-Claude devint silencieux :

“ Je savais bien, pensait-il, que cette enfant-là était brave. Elle a tout pour elle !”

Louise, alors, le prenant par la main, le conduisit en face d'un régiment de marmites autour du feu, et lui montra, d'un air glorieux, toute sa cuisine :

“ Voici le bœuf, voici le rôti, voici le souper du général Jean-Claude, et voici le bouillon pour nos blessés ! Ah ! nous nous sommes remués ! Lesselé et Katel peuvent le dire. Et voici notre grande fournée, dit-elle en montrant une longue file de miches rangées sur la table. C'est maman Lefèvre et moi qui avons brassé la pâte.”

Hullin écoutait tout émerveillé.

“ Mais ce n'est pas tout, ajouta-t-elle, venez par ici.”

Elle ôta le couvercle de tôle du four au fond de la buanderie, et la cuisine se remplit aussitôt d'une odeur de galette au lard à vous réjouir le cœur.

Maître Jean-Claude en fut vraiment attendri.

En ce moment, la mère Lefèvre entra :

“ Eh bien ! dit-elle, il faut dresser la table, tout le monde attend là-bas. Allons, Katel, allez mettre la nappe.”

La grosse fille sortit en courant.

Et tous ensemble, traversant la cour obscure à la file, se dirigèrent vers la salle. Le docteur Lorquin, Despois, Marc Divès, Materne et ses deux garçons, tous gens bien endentés et pourvu d'un appétit solide, attendaient le potage avec impatience.

Et nos blessés, docteur ? s'écria Hullin en entrant.

— Tout est terminé, maître Jean-Claude. Vous nous avez donné une rude besogne ; mais le temps est favorable, il n'y a pas à craindre de fièvres putrides, tout se présente bien.”

Katel, Lesselé et Louise entrèrent bientôt, portant une énorme soupière fumante et deux magnifiques rôtis de bœuf qu'elles déposèrent sur la table. On s'assit sans cérémonie, le vieux Materne à la droite de Jean-Claude, Catherine Lefèvre à gauche, et des lors le cliquetis des cuillers et des fourchettes, le glou-glou des bouteilles, remplacèrent la conversation jusqu'à huit heures et demie du soir.

A neuf heures, Marc Divès était en route pour le Falkenstein avec les prisonniers. A dix heures, tout le monde dormait à la ferme et sur le plateau, autour des feux du bivouac.

Le silence ne s'interrompait de loin en loin, que par le passage des rondes et le “ qui vive !” des sentinelles.

C'est ainsi que ce termina cette journée, où les montagnards prouvèrent qu'ils n'avaient pas dégénéré de la vieille race.

D'autres événements, non moins graves, allaient bientôt succéder à ceux qui venaient de s'accomplir, car, ici-bas, un obstacle vaincu, d'autres se présentent. La vie humaine ressemble à la nier agitée : une vague suit l'autre, de l'ancien monde au nouveau, et rien ne peut arrêter ce mouvement éternel.

FIN.

L'épisode qui fait suite a pour titre : LE COMBAT DE FALKENSTEIN.

LIBRAIRIE C. O. BEAUCHEMIN ET FILS

256 et 258, RUE ST-PAUL, MONTREAL

LIBRAIRIE — PAPETERIE — IMPRIMERIE — RELIURE

AUX LECTEURS DE LA BIBLIOTHEQUE A 5-CENTS

Nous avons l'honneur d'informer les personnes qui collectionnent cette publication, que nous nous chargeons d'en roller les volumes, reliure très solide et très élégante, moyennant 75 cents chacun.

Nous mettrons en vente dans quelques jours, la 3e édition de l'ouvrage de M. Louis Fréchetto : LES FLEURS BOREALES, LES OISEAUX DE NEIGE, poésies canadiennes couronnées par l'Académie française. 1 beau volume in-12. Prix, broché, \$1.00. Relié, \$1.25. Les catalogues de notre maison seront adressés à toute personne qui en fera la demande.

# AU BON MARCHÉ MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

Grande VENTE D'AUTOMNE à une Réduction directe de 50 POUR CENT.

GRANDE OUVERTURE, LUNDI LE 15 NOVEMBRE

Tous Manteaux, Dolmans, Circulaires, Paletots et Ulsters, REDUITS A 50 POUR CENT.  
Tous Selette, Drap Ottoman, Drap Matelassé, Drap Broché et Tweed à Costumes et à Manteaux, REDUITS A 50 POUR CENT.  
Toutes nos Soies Noires et de Couleurs. Tous nos Satins Noirs et Couleurs. Tous nos Velours Unis et Brochés. Toute notre grande variété de Pluches en Soie de toutes les nuances, REDUITS A 50 POUR CENT.

Toutes nos Etoffes à Robes unies et de fantaisie. Tous nos Cachemires noirs et de couleurs REDUITS A 50 POUR CENT.  
Tous nos Châles doubles. Tous nos châles velours. Tous nos Châles à l'épreuve de l'eau. Tous nos Châles chamois et Paisley, REDUITS A 50 POUR CENT.

Tout notre grand assortiment de Lainage tricoté REDUIT A 50 POUR CENT.

Toute notre grande variété de Tweeds Anglais, Français, Ecossais et Canadien, REDUIT A 50 POUR CENT.  
GRANDE REDUCTION. Tout notre assortiment de Tapis, Prélards, Rideaux, Corniches, Pôles, Chaines, Franges, Mattes, Mattinges, réduits sans égard au coutant de 25 pour cent.

Venez tous vous convaincre de la vraie réduction, AU BON MARCHÉ.

1869 — RUE NOTRE-DAME, Près de la RUE MCGILL — 1871

ALPHONSE VALIQUETTE, Propriétaire

POUR 30 CENTS

LA LIBRAIRIE J. B. ROLLAND ET FILS

6 à 14 rue St-Vincent, à Montréal

adressera franco à toute personne qui enverra la somme ci-dessus.

1. L'Almanach Agricole pour 1887. 2. L'Almanach des Familles pour 1887.  
3. Le Calendrier de la Puissance. 4. Le Recueil des Cantiques notes pour les missions et retraites, ou une jolie CARTE CHINOISE AVEC FRANCS EN SOIE, pour Noël et le Nouvel An, valant 20 cents. Adressez sans retard votre demande et vous recevrez franco par la poste ces articles.

— (ÉTABLIE 1863) —

G. CONSTANTINEAU

POELES, FOURNAISES ET USTENSILES DE CUISINE

Agent pour "Dundas Stove Co," manufacture célèbre pour leur "Fourneau Electrique" qui a remporté le 1er Prix à la dernière Exhibition.

196 J, RUE NOTRE-DAME - - MONTREAL

DEMANDEZ L'HUILE LE STAR  
A VOTRE EPICIER

Pour votre MACHINE A COUDRE

C'EST LA MEILLEURE JUSQU'A PRESENT CONNUE.

Exigez la Boutelle avec une ETOILE sur le Bouchon et sur l'Étiquette.

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT  
DE BIJOUX ET D'OBJETS DE FANTAISIE

SE TROUVE CHEZ

FOUCHER, FORTIER & CIE

865, RUE STE-CATHERINE

Les dames et messieurs trouveront toujours dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant.—On sollicite une visite.

Avant d'aller ailleurs les familles sont priées de faire une visite chez

LABBEE & CIE

MARCHANDS DE

FERRONNERIES, PEINTURES, VAISSELLES

HUILES, VERNIS, VERRERIES.

Outre d'avoir un grand assortiment, ses prix sont si bas qu'ils ne craignent aucune concurrence. N'oubliez pas l'adresse :

587 RUE STE CATHERINE, MONTREAL.

A L'ENSEIGNE DU CADENAS TRICOLORE.

**CASTOR-FLUID.** On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 CTS. LA BOUTEILLE.

HENRY R. GRAY

144 Rue St-Laurent, Montreal

CHIMISTE-PHARMACIEN

Pour la Dyspepsie ou Digestion difficile, buvez l'Eau Minérale de St-Léon après chaque repas.

Pour la Constipation, prenez-la avant le déjeuner.

ST-LEON MINERAL WATER

A. POULIN, Gérant

4, CARRE VICTORIA - - MONTREAL

LETTRE IMPORTANTE

Montréal, 13 juillet 1886.

M. A. POULIN, gerant de la Saint Léon Water Company, Monsieur,

Je suis heureux de pouvoir vous donner les détails suivants à l'égard de l'Eau Minérale Saint Léon. Depuis plusieurs années, ma femme souffrait de la dyspepsie, brûlement d'estomac et constipation à un tel point qu'elle ne pouvait garder aucuns vivres. On lui conseilla le fait usage de l'eau Saint Léon, tel que prescrit. Elle en boit depuis 15 jours et maintenant elle est parfaitement guérie et mange ce qu'elle veut. Dans le but de soulager ceux qui souffrent des mêmes maux, je vous permets de publier cette lettre.

J'ai l'honneur d'être,  
Votre, etc.,

ALFRED LAPOINTE,  
Forgeron et Ferblantier, 43 rue Du Roy

O. COURTEMANCHE

102 RUE ST-DOMINIQUE, ET 502, 504 RUE DORCHESTER

MONTREAL

Obligé pour cause de santé de se retirer des affaires, offre en vente son fonds de magasin consistant en Meubles, Poêles, Lampes, Livres, Verreries, etc., à des prix vraiment bon marché, il acceptera aussi bien en échange pour le prix de son stock une propriété foncière.

Établi depuis 14 ans, il a le plaisir de dire que celui qui achètera son magasin y fera une des plus jolies et lucratives affaires.

En attendant cette vente en bloc le public pourrait faire une visite à l'adresse ci-dessus, pour acheter avec un rabais de 50 p. cent. Venez et voyez.

O. COURTEMANCHE.